VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 14 Mars 1916 NUMERO 44

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

[illegible]é et publié par la
"WEST CA[illegible]A PUB. CO. LTD."
619 A[illegible] McDermot
Téléphones - [illegible]Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LA PROHIBITION EST VOTEE

Le triomphe de la Loi Macdonald a dépassé les espérances même de ses plus ardents partisans. On croyait ferme à son triomphe dans la province, mais l'on doutait fort qu'elle triompherait dans les villes. En fait, l'on concédait une majorité dans les villes aux anti-prohibitionnistes. Or, Winnipeg même a donné une majorité de quatre mille voix en faveur de la Loi Macdonald. Il en a été de même de Brandon, de Portage la Prairie. Saint-Boniface a seul fait exception. Cela prouve donc le désir unanime de la province en faveur de la prohiibtion. Et l'on ne pourra point dire que la province impose ses volontés aux villes.

La campagne qui a précédé le vote a été très ardente, mais, à ce qu'il semble, pas trop lourde de corruption. C'est un bon point au crédit de cette province.

Dès le premier juin prochain toutes buvettes et tous débits de liqueurs disparaîtront. Le verdict d'hier est si décisif que le gouvernement ne pourra retarder d'une minute à mettre en vigueur la loi.

Elle est votée, mais ce n'est qu'un point secondaire. L'essentiel c'est que la loi soit rigoureusement mise en vigueur afin d'en tirer tout le profit possible. De sa mise en vigueur et des résultats qu'elle donnera dépendra son maintien dans nos statuts. Si son application est telle quelle et donne naissance à des abus de tous genres, l'on peut être assuré que la réaction ne tardera pas à naître. Et si la réaction devenait forte au point d'obtenir le rappel de cette loi de prohibition, nous en arriverions en peu de temps à un état de choses beaucoup plus déplorable que celui auquel mettra fin le vote d'hier.

Une loi ne vaut pas tant par elle-même que par la façon dont elle est mise en vigueur. C'est sous ce rapport que notre loi actuelle des licences pèchait. Une telle complaisante insouciance et une telle partisannerie présidaient à sa mise en vigueur que tous les bons effets qu'on en aurait pu attendre se trouvaient du coup annulés. Et c'est cela qui dans une large mesure a contribué à créer dans cette province cette vague de prohibitionnisme qui, hier, a tout balayé.

POUR LE DESAVEU

Elle circule par toutes les provinces du Canada. — De partout nous recevons des retours. — Moyens à prendre pour se procurer des formules.

Vu le très court espace de temps qui nous sépare du moment où les requêtes signées devront prendre le chemin d'Ottawa, nous nous permettrons d'insister et de demander à tous de bien vouloir seconder notre travail. Une telle organisation est lourde de détails et nos imprimés ne sauraient suffire à les répandre. Aussi avons-nous cru qu'un nouveau communiqué à la presse suppléerait à l'insuffisance des notes déjà publiées, soit par les journaux ou par la voie de notre secrétariat général.

Nous insistons spécialement sur les deux formalités suivantes: 1o. Faire inscrire le nom et l'adresse de tout signataire; 2o. Se dispenser, autant que possible, d'annexer de nouvelles feuilles à la formule imprimée, se servir plutôt du "verso" et faire demande au secrétairiat général de l'A. C. J. C. pour de nouvelles formules. Nous en avons en quantité suffisante et nous ferons réponse à toute demande, dans les vingt-quatre heures. Le secrétairiat général de l'A. C. J. C. est à l'immeuble Versailles, 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

Des vaillants apôtres de notre langue sont à organiser de grandes assemblées populaires dans tous les grands centres; on nous informe que de telles assemblées se tiendront aussi dans les campagnes. Nous conseillons fortement à tous de se rendre à ces assemblées. Des mesures seront prises pour qu'à chacune d'elles, un exposé clair, précis de la situation y soit fait. Nous sommes convaincus que cette initiative répond à un besoin et nous sommes également assurés du succès de cette entreprise, car tous nous avons à coeur de collaborer à résoudre l'angoissant problème ontarien.

Nous rappelons que M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J. C., 160, rue Saint-Jacques, Montréal, reçoit les souscriptions au fonds de secours ontarien.

LE COMITE.

Paroisse...............................

Comté...............................

Nombre de signatures............

A Son Altesse Royale, le Gouverneur-Général, et au Conseil des Ministres du Canada.

La requête des sujets, au Canada, de Sa Majesté le Roi, expose humblement:

1o—Depuis l'année 1841 les sujets de Sa Majesté le Roi, dans la province de Québec qui appartiennent à la religion protestante et ceux de la province d'Ontario qui appartiennent à la religion catholique romaine, ont toujours eu, en vertu des lois scolaires desdites provinces respectivement, le droit d'établir et de diriger des écoles séparées ou confessionnelles; d'en déterminer le nombre et le caractère; de choisir les livres et les instituteurs pour lesdites écoles de prélever, au moyen d'impôts sur les contribuables de telles écoles, les sommes nécessaires à leur établissement et à leur maintien d'administrer lesdites écoles et les deniers leur appartenant, le tout par l'entremise de syndics ou commissaires élus par les contribuables respectifs de telles écoles;

2o—Par la section 93 de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord de 1867, les droits et privilèges ainsi conférés dans chacune desdites provinces respectivement, ont été confirmés et leur existence garantie à perpétuité;

3o—Dans la province de Québec, les sujets protestants de Sa Majesté le Roi, constituant la minorité de la population de cette province, ont toujours eu la jouissance complète des droits et privilèges ainsi conférés et garantis;

4o—Dans la province d'Ontario, en l'année 1912, le ministère de l'Instruction publique a promulgué relativement aux écoles confessionnelles de la minorité catholique romaine de cette province, le règlement numéro dix-sept (17), qui limite, et dans certains cas prohibe l'usage de la langue française dans lesdites écoles, et leur impose un double inspectorat attentatoire aux droits et privilèges conférés par des lois en vigueur lors de la Confédération. Le ministère de l'Instruction publique d'Ontario a toujours exigé la mise en vigueur de ce règlement dans ces écoles et en particulière dans les écoles fréquentées par des enfants d'origine française;

5o—Les contribuables de ces écoles, et plus particulièrement ceux d'origine française, se sont proposés à ce règlement et ont pris des procédures judiciaires pour le faire déclarer contraire à l'Acte de l'Amérique britannique du Nord de 1867, section 93;

6o—Ces procédures sont pendantes, quelques-unes devant le Comité judiciaire du Conseil privé de Sa Majesté, les autres devant les cours de justice de la province d'Ontario;

7o—Nonobstant ces procédures, la législature de la province d'Ontario, au mois d'avril 1915, a édicté la loi 5 George V, chapitre 45, dans le but de valider le règlement en question et d'autoriser le ministre de l'Instruction publique à nommer une commission devant régir et administrer les écoles confessionnelles de la ville d'Ottawa;

8o—Le 30 juillet 1915, le ministre de l'Instruction publique a nommé la commission dite "The Ottawa Separate School Commission" pour prendre possession des écoles confessionnelles catholiques romaines de la ville d'Ottawa, et les régir; cette commission a dans la suite, par l'emploi de la force, pris possession desdites écoles, ainsi que de leurs biens et propriétés, malgré les protestations et contrairement aux droits du bureau des commissaires des écoles séparées catholiques romaines, élus par les contribuables de ces écoles et cette commission a usurpé et usurpe encore tous les droits et privilèges du bureau et des contribuables de ces écoles;

9o—Les contribuables de ces écoles confessionnelles romaines en majorité d'origine française, au nombre de 250,000 dans la province d'Ontario, ont refusé et refusent d'accepter le règlement No 17 et demandent son abrogation, ainsi que celle de la loi 5 George V, chapitre 45, parce que l'un et l'autre violent les droits et privilèges donnés par la loi de 1863 et garantis par le statut impérial de 1867.

10o—Les contribuables desdites écoles, s'appuyant sur les dispositions de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord de 1867, ont remis à Votre Altesse Royale, le Gouverneur-général et au Conseil les ministres du Canada, leur requête demandant le désaveu de la loi 5 George V, chapitre 45;

11o—Nous, soussignés, sujets de Sa Majesté le Roi, de langue française ou anglaise, appartenant à l'Eglise catholique ou aux différentes sectes protestantes, ayant pris communication de ladite requête en désaveu, et nous appuyant sur les motifs et sur les considérations qui y sont allégués, supplions humblement Votre Altesse Royale de faire droit à la présente requête et de décréter le désaveu de cette loi.

10 février, 1916.

A DROITE ET A GAUCHE

Le **Temps** d'Ottawa vient de cesser de paraître. Paix à ses cendres et que le ciel donne l'oubli le plus complet à cette feuille française qui se prostitua en combattant les défenseurs des droits du français dans l'Ontario.

* * *

Le conseil municipal de Hull a voté $200 pour venir en aide à nos compatriotes d'Ontario. Une résolution de sympathies fut proposé par le Dr Davies le seul membre anglais du conseil. Il déclara que quinze ans de vie au milieu des Canadiens-français lui avaient appris à les estimer.

* * *

Québec, 6. — La campagne commencée dans Québec pour boycotter les marchandises ontariennes a déjà produit des résultats qui éveillent l'attention des maisons d'affaires et des manufacturiers de l'Ontario. A Québec seulement, des employés de l'hôtel des postes rapportent qu'un grand nombre de clients des maisons Eaton et Simpson ont retourné les catalogues que leur avaient envoyés ces maisons en les informant qu'ils refusaient de faire affaires avec elles tant que la question scolaire n'aura pas été réglée. Le mouvement se généralise et les protestations se font chaque jour plus nombreuses."

Les Anglais l'ont voulu!

* * *

Ca va mal pour le gouvernement conservateur de la Colombie-Britannique. Deux ministres battus à d'écrasantes majorités et en moins de quinze jours. Vraiment Sir McBride a eu bon nez quand il décida d'aller s'enfouir dans un gras fromage à Londres.

* * *

Les sénateurs Belcourt et Landry vont bientôt commencer une tournée de la province de Québec. C'est ça qui va faire plaisir aux bons orangistes d'Ontario.

* * *

Sa Sainteté le Pape appelle la guerre actuelle le "suicide de l'Europe". En face de l'effroyable massacre qui a lieu sous les murs de Verdun qui osera dire qu'il exagère?

* * *

"Les gens ici devraient faire plus pour de tels bataillons, **tant anglais que français.** L'apathie du peuple est bien propre à nous décourager." — **Brigadier-général E.-W. Wilson, Montréal.**

Tiens, les Anglais aussi ne s'enrôlent pas dans la province de **Québec.**

* * *

Un millier de jeunes gens de Londres, Angleterre, viennent de jurer de ne pas faire de service militaire, de n'exercer aucun service dans l'armée et d'accepter toutes les peines qu'on pourrait leur infliger pour une telle conduite.

Le moins qu'on puisse dire de cela, c'est que ce n'est pas de nature à inciter les coloniaux à s'enrôler.

* * *

Les Canadiens-français du district de Windsor, — le pays de Mgr Fallon,—viennent de réaffirmer, au cours d'une grande réunion, leur ferme volonté de "lutter jusqu'au bout pour le maintien de leur langue et le droit de l'enseigner dans leurs écoles."

Encore d'autres qui n'ont pas le tempéramment à se laisser croquer par les croquemitaines anglais.

* * *

Plus de 4,000 enfants ne fréquentent pas les écoles de la ville d'Ottawa. Cela dure depuis des semaines.

Mais n'a-t-on pas là-bas l'assistance scolaire obligatoire?

Assurément.

Et alors?

Et alors? Quatre mille enfants ne fréquentent pas l'école. C'est ça l'efficacité de la loi d'obligation scolaire.

* * *

"Les Canadiens-français du Québec doivent se chasser de l'idée que l'Ontario cherche à persécuter leurs compatriotes de cette province. Ontario ne se considère pas supérieur à Québec." — L'**Evening Record**, de Windsor, Ontario.

Un peu plus et ce bonhomme-là aurait du culot.

* * *

Les femmes canadiennes-françaises de Montréal ont voté à leur grande réunion de samedi dernier la résolution suivante:

"Les Canadiennes-françaises de Montréal désirent exprimer aux femmes de leur race qui vivent dans l'Ontario et dans toute province où les droits de la langue française sont méconnus et persécutés, leur ardente sympathie dans la lutte magnifique qu'elles livrent autour de l'école que fréquentent leurs enfants, descendants des premiers colons du Canada, à qui elles veulent garder intact l'héritage d'une civilisation supérieure;

"Les Canadiennes-françaises de Montréal expriment donc leur entière et profonde admiration à toutes ces vaillantes qui perpétuent la tradition de courage des premières héroïnes de la Nouvelle-France, et elles approuvent hautement leur fière et noble revendication des droits de la langue française".

C'est toute la province de Québec qui se lève pour répondre à l'appel des avant-postes. En garde, messieurs les Anglais. La bataille ne fait que commencer. Un contre trois, nous vous vainquons toujours.

* * *

Les femmes ne pourront point être avocats dans la province de Québec. Ainsi en a décidé avec bon sens la législature québecoise.

* * *

Le "Congrès de la race irlandaise" aux Etats-Unis vient de déclarer qu'il veut "conserver à l'Irlande ce qui lui reste d'hommes et empêcher l'Angleterre de les envoyer à la mort ou en captivité sur des terres étrangères."

* * *

Le conseil municipal de Terrebonne vient d'adopter une pétition au Roi analogue à celle adoptée par la ville de Québec. Dans les mêmes termes énergiques l'on réclame la reconnaissance des droits du français au Canada.

* * *

"Dans l'Ontario, où il y a 250,000 Canadiens-français, la source des embarras, c'est la loi provinciale qui restreint l'enseignement du français dans certaines écoles et l'empêche dans les autres. A venir à 1912, les écoles des régions françaises de l'Ontario étaient bilingues, on y donnait la même place au français qu'à l'anglais Mais, cette année-là, la législature décréta que, par la suite, dans toutes les écoles établies à cette époque, le français ne servirait à l'enseignement des petits Canadiens-français que pour leurs deux premières années d'assistance scolaire et que l'anglais serait ensuite la langue usitée dans toutes les classes, sauf pendant une heure par jour. Depuis 1912, plusieurs nouveaux établissements canadiens-français ont surgi dans l'Ontario et ils ont leurs écoles; mais les autorités provinciales ont décrété que, d'après la loi de 1912 on ne peut absolument pas enseigner un mot de français dans les écoles ouvertes postérieurement à l'adoption de cette loi.

"Quand la France céda le Canada à la Grande-Bretagne, il fut stipulé dans le traité entre les deux puissances que les Français du Canada garderaient tous leurs droits civils, religieux et sociaux Qui plus est, l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, qui est en partie la constitution du Canada, reconnaît le caractère officiel de la langue française, dans le pays. Ontario viole donc la constitution et les traités. Il y a maintenant devant les tribunaux deux causes issues de ce sérieux différend scolaire, dont la grève des écoliers et des instituteurs et les protestations des parents sont des incidents, et ces deux causes iront au Conseil privé, pour adjudication finale. Je crois que l'arrêt du Conseil privé sera favorable aux Canadiens-français, parce que ce tribunal n'a jamais manqué de maintenir nos droits." — Honorable Tom Chase Casgrain.

Quand celui-là aussi récrimine disait ces jours derniers le **News** de Toronto, cela prouve que tout Québec est unanime.

Si tout Québec est unanime, tenez-vous bien.

* * *

"There were strapping, good-humored French-Canadians, self-respecting and courteous. ...One vital fact impressed me in connection with them as in connection with my Spanish-speaking and Portuguese-speaking friends in South America. They were always fathers of big families as well as sons of parents with big families; the big family was normal among the men and women I met in Brazil, Argentina, Chili Uruguay and Paraguay, to a degree far surpassing what is true of native Americans, Australians and English-speaking Canadians If the tendencies thus made evident continue to work unchanged the end of the twentieth century will witness a reversal in the present positions of relative dominance, in the new and newest worlds, held respectively by the people who speak English and the people who speak the three latin languages. As I watched my French-Canadian guides prepare supper, I felt that they offered fine stuff out of which to make a nation." — (**Scribner's**, février 1916, p. 157).

Le **Free Press** et tous ses pareils sont priés de méditer ces fortes paroles de l'ancien président des Etats-Unis, Roosevelt.

Elles expliquent notre conquête des Cantons de l'Est, notre reprise des terres d'Acadie que les Anglais volèrent à nos pères, notre envahissement de l'Ontario. Le **Free Press** y apprendra pourquoi nous sommes ici pour y demeurer et agrandir les domaines de notre race.

* * *

Un professeur d'université américaine écrit dans un article sur les conséquences de la guerre et le poids des impôts nouveaux: "Under the heavy charge, will the rich begin to migrate to other countries to escape the burden? Already, we hear that such a movement has begun; and the English papers are criticizing certain of their citizens for leaving England and going to New York."

Cette émigration de riches Anglais est donc véritable, puisque des journaux anglais s'en occupent, pour la critiquer. — Le **Nationaliste.**

O patriotisme des riches classes anglaises! Tu ne vaux donc pas mieux que l'autre.

LE CARDINAL MERCIER A ROME

Venu en grand Témoin parler au grand Juge. — Il incarnait magnifiquement sa patrie égorgée et fière

Je ne répéterai pas les mots que j'ai entendus de sa bouche. Je les conserve gravés au fond de moi-même. Je ne donnerai aucun détail de ses entrevues avec le Pape, car à personne il n'en a rien dit. Je ne lui prêterai pas des phrases, comme d'autres l'ont pu faire, sachant qu'à son tour là-bas il portera le poids de toutes les paroles qu'on lui aura prêtées Du moins pourrais-je dire, après les heures émouvantes que j'ai passées près de lui, seul à seul, du moins pourrais-je dire avec certitude qu'il incarne magnifiquement sa patrie, dans toutes ses épreuves et toute sa fierté.

Sa pourpre est du sang, son visage est de la lumière. Ah! il a été éclaboussé par le massacre, entravé dans la liberté, insulté dans sa douleur. Il a parcouru les régions ravagées, baisant les autels incendiés, bénissant le corps des martyrs, réchauffant de sa bonté le peuple des hameaux détruits. De Malines, poignardée à plaisir, à Louvain, assassinée par haine de l'intelligence, son diocèse est un cimetière.

De l'Yser au Luxembourg, son pays est une terre de désolation. Partout il est allé recueillir des témoignages et relever des misères. Et plus d'une fois, malgré l'accoutumance de l'horreur, il est resté confondu, comme ce jour où près de Dinant, il put voir sur le roc de tuf adhérer encore, après dix mois, comme une mousse blanche et desséchée, la cervelle des paysans et des religieux mitraillés . Mais de toute cette épouvante, son visage ne porte rien, il est plus jeune, plus clair, plus transparent, oserai-je dire, qu'autrefois. Ses yeux profonds et simples, ses yeux d'enfant et de saint expriment plus qu'aux anciens jours, dans tout ce que ce mot peut avoir de grave et de fier, la joie. Joie d'avoir défendu sans faiblir son troupeau; joie d'avoir dit la vérité à ceux qui s'armaient du mensonge, et d'avoir flétri, au milieu de leur triomphe insolent les bourreaux et les persécuteurs joie de combattre pour le Droit pour la Religion et pour la Beauté: joie de sentir autour de soi un peuple qui tient unanime, un peuple qui ne veut pas céder, un peuple qui ne peut pas mourir, et qui n'attend — avec quelle confiance et quel mépris pour le provisoire vainqueur — sa libération que de la victoire!

Ceux qui ont cru qu'il venait à Rome en mendiant, apportant dans les plis de son manteau rouge la plainte d'une nation découragée, ceux qui ont calculé peut-être, à Berlin, qu'il écouterait les tentations de paix que ne manqueraient pas au passage de lui frôler les oreilles, et qu'il dirait au médiateur espéré: "Mon peuple est las, il faut en finir!" ceux-là se sont profondément trompés. Selon un mot du "Giornale d'Italia", il est venu en grand Témoin parler au grand Juge; encore tout vibrant de sa lettre écrite aux évêques d'Allemagne, pour réclamer d'eux une enquête sur les événements de Belgique et pour leur rappeler le terrible principe chrétien: Pas de rémission sans restitution, il est venu apporter à Rome et à l'Europe catholique la Vérité. Comme il traversait la première fois la cour Saint-Damase pour monter chez Benoît XV, le soleil dissipa tout à coup les nuages. Un journaliste italien qui passait s'écria: "Voyez, toute la lumière entre avec lui!" Elle est entrée victorieuse, aveuglante, définitive. Le lendemain de cette première entrevue, j'avais l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, et Celle-ci, qui semblait profondément remuée, me dit avec force, en me parlant des atrocités allemandes: "C'est de la barbarie!"

Ce n'est pas seulement le Vatican, c'est le peuple romain, c'est Rome par son élite et ses pèlerins, qui ont reconnu dans l'archevêque de Malines la Belgique martyre et victorieuse. Pourtant, de quelle discrétion ne s'est-il pas entouré? On avait donné à son voyage un prétexte d'ordre ecclésiastique; la réunion d'une commission des séminaires, et chacun autour du cardinal a fait ses efforts pour accréditer ce prétexte. On avait caché la date et l'heure de son arrivée, on avait évité et on évite encore toute manifestation publique. Le cardinal s'est dérobé à toute interview, à toute confidence, à toute rencontre retentissante. Est-il plus libre qu'en Belgique? On se trompe en le croyant; il a apporté ici, volontairement sa prison; il est prisonnier de son silence.

Mais on comprend peut-être mieux ainsi la tragédie sublime dont il est, là-bas, le protagoniste; on comprend mieux, à le voir, ce que doit souffrir une nation ardente qui étouffe, qui n'entend rien, qui ne parle pas, qui ne se révèle encore au monde, attentif à ses gestes, que par la ténacité de son espérance! Le cardinal n'a desserré les lèvres qu'aux pieds du Père commun, qui voulait enfin l'entendre. mais il lui a suffi de sourire dans les couloirs du Palais sacré pour en chasser à tout jamais l'ombre gigantesque, qui y errait encore, de ce cardinal poméranien, Hartmann, dont un prélat romain me disait avec finesse "qu'il marchait lourd et qu'il avait une tête à y planter des clous!"

Et, chaque fois qu'il a traverse la ville, si discret que fût son passage, il fut lumineux, émouvant, parfois triomphal. Il faut avoir vu son arrivée, la foule pressée, rassemblée spontanément au bruit qui courait dans Rome, l'enthousiasme qui le saluait: il faut avoir écouté les propos des bonnes gens postées devant sa porte du Collège belge: "C'est le cardinal Mercier, c'est le plus grand parmi les persécutés!" Il faut avoir contemplé les cortèges d'hommes, de femmes, d'enfants qui sont venus sans fin s'inscrire dans son antichambre, y apporter des lettres ou d'humbles bouquets de fleurs, pour comprendre l'impression que sa seule présence a produite Mais, c'est à Sainte-Agnès, hors des murs, sur la voie Nomentane, que j'ai le mieux compris le sens de son voyage et l'âme de mon pays. Le 17 janvier, on bénit, sur l'autel de la petite église, des agneaux; le cardinal assista à la cérémonie. Et il n'y eut pas un être dans la foule qui ne sentit le symbole, en cette présence, de ces agneaux faibles et purs. Les femmes pleuraient, et quand il sortit elles se précipitèrent pour baiser. sur le seuil, le bord de sa robe rouge. Mais les hommes, en le regardant si droit, si calme, si simplement rayonnant dans sa pourpre, reconnurent en lui l'image de la Belgique qui, presque égorgée dans sa faiblesse et son innocence, prépare la revanche du Droit violé et attend l'infaillible mort du loup ravisseur.

Pierre Nothomb.

(Du **Journal**)

ASSEMBLEE AU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE

Pour notre langue

Une assemblée aura lieu au collège de Saint-Boniface, le 23 mars prochain afin de renseigner les dames et jeunes filles au sujet de la lutte pour le maintien de la langue française au Manitoba. Plusieurs orateurs prendront la parole.

LE COIN DES DAMES

LES jours gras canadiens, autrefois si gais par leurs succulents repas, leurs petites soirées de famille ou d'amis, sont, il me semble, tombés dans l'oubliette. On aimait alors, plus qu'aujourd'hui, à se divertir sans bruit en discutant avec reparties les résolutions de pénitence à prendre pendant le Carême. On semblait en redoublant de gaieté secouer de ses épaules et de son imagination ce trop plein de plaisir afin de commencer sagement ce saint temps de renoncement. Chacun prenait sa résolution ou ses résolutions s'il en avait le courage et c'était chose assez commune de voir de ces actes héroïques qui feraient aujourd'hui la terreur d'un chacun.

Les temps sont-ils changés, la manière de vivre d'alors est-elle autre que dans notre temps présent? En effet les anciens sont toujours étonnés de voir notre manière de s'habiller, de s'amuser et de vivre. Ils nous disent que la génération d'aujourd'hui a secoué, mis de côté, relégué à l'arrière plan les costumes si jolis, si pleins de pudeur d'autrefois; qu'on a remplacé les jeux innocents et pleins de finesse et d'esprit par les théâtres trop fréquents de troisième ordre, par les vues mouvantes souvent insignifiantes touchant au ridicule et au burlesque; que la manière de vivre de nos jours a jeté dans les rues nos jeunes gens, les exposant à rencontrer le danger à chaque instant au lieu de les retenir à la maison en y rendant le séjour agréable et gai. Les anciens ont-ils raison? Nous serions portés à le croire en jetant les yeux autour de nous.

Nous, mères chrétiennes, descendons, pas trop profondément, si vous le voulez, dans notre conscience. N'en scrutons pas trop les plis, nous contentant de n'examiner que la surface et peut-être trouverons-nous sujet à changer notre manière de s'habiller, celle de s'amuser et de laisser s'amuser nos enfants. Ne croyons-nous pas qu'il y aurait des améliorations à apporter, qu'un changement serait désirable. Nous ne sommes pas pour les grandes et renversantes résolutions ni pour les changements trop vifs, trop radicaux; on s'exposerait à récolter la révolution ouverte, des murmures à peine comprimés ou des chocs d'idées et d'opinions. Non, il faut y apporter du ménagement, du tact et je dirai de la diplomatie. Les changements doivent être lents, progressifs et suivis afin de couvrir notre petit jeu de réforme. Il est si facile d'opérer une innovation quand les ressources du coeur président. Car n'est-il pas vrai que la mère, par des secrets qu'elle seule possède, peut facilement améliorer, réformer et même changer les manières de s'amuser, s'habiller et vivre de ses enfants. En effet, n'a-t-on pas vu souvent une mère avoir assez d'empire sur le coeur de son fils ou de sa fille pour l'empêcher de commettre un acte dont dépendait alors son avenir moral, physique ou social. Il n'y a que la mère qui connait la puissance qu'elle peut exercer sur le coeur de ses enfants. Alors, à nous d'en user avec sagesse et prudence.

Pendant ces grands jours de pénitence ne nous jetons pas à des pratiques outrées de religion, à des changements de conduite subits qui étonneraient notre entourage. Sachons, cependant, prendre des résolutions qui influeront avec le temps sur ceux avec qui nous vivons; sur ceux avec qui nous venons en contact. Imprimons une orientation nouvelle vers des sphères plus élevées que celles dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à ce jour, changeant avec tact notre manière de guider nos enfants; faisant des efforts pour les garder au foyer. Montrons à ces êtres aimés que leur conduite peut s'amender sous tel et tel rapport. Disons-leur que le carême est le temps propice pour prendre des résolutions sincères et les suivre. Nous sommes de par nos fonctions tenues à des devoirs; remplissons-les avec fermeté, y mettant une volonté toute de douceur et d'amour.

GERTRUDE.

Mardi gras, le 7 mars 1916.

comme le prétendent, le disent et le répètent à satiété nos si généreux et si aimables compatriotes de langue anglaise. Dieu merci, nous parlons un bon français émaillé de suaves expressions canadiennes, qui mettent encore plus de prix et de relief à notre langage. Alors apprenons-la à nos bébés, à nos enfants, telle que nous la parlons.

Gertrude.

QUESTIONS ENFANTINES

L'enfant pour être normal doit être enfant. Il aime le bruit; il lui faut de la vie, de l'animation autour de lui. Le petit garçon qui ne sait pas jouer un bon tour ou la petite fille qui n'aime pas à taquiner devrait être conduit de suite chez le médecin.

Il est impossible de garder les enfants comme des images... Les parents doivent être patients et endurer un peu de bruit dans la maison s'ils veulent avoir des enfants doués de talents et surtout des enfants en santé.

Sans doute, le père après une journée de travail ardu, a vraiment peur du pandémonium qui l'attend au foyer. Ses nerfs sont peut-être agacés par les coups de marteau ou par le grattage de la plume sur le papier et il désirerait tant un peu de repos afin de lire en paix ses journaux ou bien converser avec ceux qu'il aime. Et la pauvre mère!! Elle aussi a bien eu sa part d'énervement pendant la journée, mais elle refoule toutes ses plaintes au fond de son coeur et s'empresse de coucher les plus jeunes et de donner carte blanche aux plus vieux pour avoir la paix.

Nous commettons, parents chrétiens, une grave erreur en n'égayant pas notre foyer pour garder nos enfants là où ils devraient être. Les enfants qui soir après soir prennent la rue et vont aux vues animées, perdent vite le goût du foyer et la vie de famille leur est détestable. Pourquoi? Parce que l'enfant a besoin de gaieté, de plaisir, de distraction et qu'il ne peut s'en passer. S'il ne trouve pas d'amusement chez lui, il en cherchera en dehors coûte que coûte.

Ce désir d'animation, qui est une des marques caractéristiques de la génération présente, est dû certainement au manque d'amusement sain et tranquille à la maison. La musique, les cartes, les dominos, les jeux de toutes sortes que nos grand'pères et nos grand'mères savouraient tant, ne trouvent plus leur place au foyer. Pourtant ces jeux reposent et de plus exercent l'intelligence.

Un garçon de quatorze ou de quinze ans prendra, avec plaisir, une partie d'échec avec son père et sera fier de gagner les pions de son adversaire, et si le père prend sa défaite de bonne grâce et avec patience, une sorte de camaraderie s'établiera alors entre le père et le fils, et ce sera pour ce dernier une protection contre les amusements mondains et pernicieux du dehors.

* * *

C'est une erreur grave que de parler un langage enfantin à un bébé. Lorsqu'il commencera à dire les premiers mots, il ne pourra peut-être pas les prononcer correctement. C'est alors que la mère devrait lui venir en aide. S'il entend toujours le langage qu'on peut appeler enfantin ou langage de bébé, comme: Regarde le wawal (cheval), etc., etc., il prend vite l'habitude de prononcer ces mots comme il les entend et ce sera difficile pour lui de se corriger de ce défaut.

L'enfant fait des efforts pour apprendre les rudiments de ce qui doit être plus tard la manière de se faire comprendre; alors pourquoi lui apprendre quelque chose dont il aura à se débarrasser plus tard. Que doit penser un enfant, en grandissant, à entendre parler un langage différent aux personnes que celui dont on se sert avec lui.

Sans doute il y a certains mots jolis à croquer, drôles à entendre qui sortent de la bouche d'un enfant. Ce sont de belles perles qui rendent avec une certaine justesse leur pensée, leur manière de s'exprimer.

Un fait curieux à constater est l'attachement qu'un enfant aura toujours pour les personnes qui lui parlent un langage sérieux, le langage des aînés. Il se trouve important, voyez-vous...

Notre langue est si belle et si harmonieuse à parler que ce serait presqu'un crime de la pervertir par un jargon ou langage enfantin. Apprenons à nos jeunes enfants à parler correctement. Nous ne parlons pas le patois,

EMBELLISSONS NOS MAISONS

L'électricité, la fée bienfaisante de notre siècle, a exilé dans nos chambres à débarras les lampes à pétrole et les suspensions de salons et des salles à manger.

Si nos moyens ne nous permettent pas d'acheter un beau lustre à l'électricité, il est néanmoins facile de combiner soi-même un abat-jour. Tout ce qui est nécessaire est du fil de fer, de la soie et des perles. Toute femme qui a un peu de goût peut ainsi en combiner un dont le prix sera très minime.

Le plus simple de ces appareils est composé d'un simple cerceau suspendu au plafond par trois chaînes de fils de grosses perles. Sur ce cerceau est froncé un long volant de soie alourdi au bas par de grosses perles transparentes de la teinte de la soie du volant. Pour tous ces abats-jours les soies imprimées sont d'un très joli effet mais il faut qu'elles s'harmonisent avec les teintures et l'ameublement des pièces. Si les soies imprimées ne vous plaisent pas, il est préférable de choisir une soie unie d'une jolie teinte et d'une délicate transparence.

* * *

Une chambre à coucher jaune est des plus jolies, car jaune veut dire du soleil et de la gaieté. Pour le mur il est bon de choisir un papier d'un jaune très pâle plutôt crème. Aux fenêtres des rideaux de mousseline suisse blanche avec rubans jaunes ou de la mousseline à fromage avec une bordure de cretonne à fleurs jaunes. Comme tapis un vert ou un brun avec une bordure de fleurs et de feuilles.

RECETTES

Morue à la mode

Ingrédients: 2 tasses de patates écrasées et froides; 2 cuillerées à soupe de beurre; 2 tasses de lait; 2 oeufs battus; 1 tasse de morue cuite; sel et poivre.

Préparation: Mélangez les patates avec le beurre, le lait, les oeufs battus, sel et poivre au goût. Ajoutez la morue que vous aurez coupée en petits morceaux. Mettez dans un plat beurré et faites cuire une demi heure.

Croquettes à la morue

Ingrédients: 1 tasse de morue cuite; 2 oeufs; 1 tasse de biscuits au soda pilés; 1 tasse de patates écrasées; farine.

Préparation: Ecrasez la morue puis mélangez-là aux patates écrasées, ajoutez un oeuf bien battu, mêlez le tout ensemble. Faites des petites boulettes, roulez-les dans la farine, puis dans l'autre oeuf battu et ensuite dans les biscuits pilés et faites frire dans la graisse chaude.

Crème aux Huitres

Ingrédients: 2 tasses d'huitres; 2 jaunes d'oeufs; ½ tasse de crème; 1 cuillerée à soupe de beurre; sel et poivre.

Préparation: Hachez les huîtres bien fin, assaisonnez avec le sel et le poivre, faites fondre le beurre, ajoutez les huîtres. Laissez jeter un bouillon, puis ajoutez les jaunes d'oeufs battus avec la crème.

Crêpes

Ingrédients: 2 tasses de lait; 2 tasses d'eau; 2 oeufs; 1 cuillerée à thé de sel; 2 tasses de farine.

Préparation: Battez bien les oeufs et le sel ensemble, puis ajoutez le lait et l'eau. Mélangez la farine au reste.

Cette pâte pet être mise par cuillerées dans la graisse bouillante et quand c'est jaune d'un côté on retourne vivement avec un couteau.

A UN VIEILLARD

Pour l'anniversaire de sa naissance: le 2 mars 1916

A quatre-vingt-douze ans, que fait-on sur la terre? Plusieurs seraient tentés de se poser cette question! Oui, vraiment, que fait-on, encore, sur la terre lorsque les forces se sont émiettées pendant quatre-vingt-douze ans sur le chemin de la vie?

Je connais un homme de cet âge. Né dans une situation ordinaire, il a passé sa vie dans cette même situation: sans s'élever, sans faire de grandes choses; cependant il faudrait un volume pour raconter cette vie, dont chaque jour fut un jour plein.

Tour à tour agriculteur, pionnier, défricheur, ses mains n'ont connu que les durs travaux. Son corps, sans cesse ployé sous le fardeau, n'a jamais connu les douceurs que procure la fortune. Il a passé en faisant le bien: obscur et méconnu, mais ses oeuvres vivront après lui. La semence qu'il a jeté deviendra un arbre magnifique, sous les rameaux duquel viendra s'abriter le doux parler de France, défiant les vampires qui cherchent à l'arracher du coeur de notre peuple.

Et maintenant?... Maintenant comme ces arbres centenaires sous l'écorce desquels la sève ne monte plus, et dont quelques maigres feuilles disent encore que la vie ne s'est pas encore toute retirée: ainsi, ce vieillard apparaît au milieu de nous. La vie, qui anime encore ces membres débiles, n'est plus pour ainsi dire une vie de la terre. Comment, en effet, la vie terrestre pourrait-elle encore réchauffer le coeur lorsque les sens, un à un, se sont fermés à l'existence extérieure.

L'intelligence seule, cette porte de l'âme, est demeurée intacte; et la pensée n'est plus de la terre.

Elle plane, elle s'envole là-haut, si haut que nous ne pouvons plus la suivre. Mais nous savons que là elle rencontre les êtres qu'elle a connus sur la terre; parents, amis, épouse, petits enfants partis dans la première innocence, ils sont là, tous, tendant les bras vers celui que l'exil retient encore, l'appelant, l'invitant à partager leur bonheur...

La douce vision, peu à peu, s'efface pour faire place à la réalité.

Une larme a brillé, encore, entre les paupières à demi fermées et sans prononcer une parole, le vieillard a pris son chapelet. Et les Ave se multiplient, tandis que les grains de bois noir glissent entre ses doigts, et forment une chaîne d'or reliant la terre au ciel.

Qui pourrait dire les trésors de grâce ainsi amoncelés depuis des années, déjà, que chaque jour voit se renouveler cette inépuisable moisson.

Quelquefois, Jésus quittant son tabernacle, daigne visiter son humble serviteur; et ces jours-là sont encore de beaux jours. Que de doux souvenirs ils rappellent!

Souvenirs de la première communion faite il y a quatre-vingt ans, dans une modeste paroisse de campagne, aujourd'hui très vieille paroisse; souvenirs de toutes les joies et aussi des épreuves subies durant une aussi longue carrière. Et jetant les yeux vers l'avenir il voit les enfants de ses petits-enfants occuper dans la société un rang honorable! et qui sait: quelques-uns peut-être franchissant les degrés de l'échelle sociale deviendront l'orgueil de leur race et feront la gloire du peuple canadien. Oh! si quelques-uns allaient franchir l'entrée du sanctuaire et s'élever jusqu'au sacerdoce!... quelle gloire, quel bonheur ce serait... Mais cela, il ne le verra pas ici-bas. Si Dieu lui réserve de telles bénédictions, il n'en jouira pas en ce monde. Ses jours sont comptés, la mort est à la porte; et, demain peut-être ce sera son tour.

La mort il ne la craint pas; depuis longtemps déjà il voit venir la lugubre visiteuse; il est prêt, il attend le signal du départ.

Oh! mort, ne te presse pas! laisse au milieu de nous cet homme qui nous a toujours inspiré de si beaux exemples de foi, de résignation à la volonté divine; de douce simplicité. De cette simplicité qui fait le bonheur... le vrai bonheur! et que les grands de la terre ne connaissent pas, et ne possèderont jamais.

Canadiens réjouissons-nous; car il s'en trouve encore de ces patriarches pour nous montrer le chemin à suivre et le but à atteindre. En voyant la douce sérénité que reflète cette âme prête à s'envoler, on sent redoubler sa foi.

Et les incrédules, ceux qui nous déshonorent se taisent instinctivement! Leur cri blasphématoire étouffe dans leur gosier, et ils baissent le front sous l'anathème qu'ils sentent peser sur eux: plus confondus, encore, mille fois, s'ils sentent dans leurs veines, couler un peu du sang qui anima jadis le coeur de ce vieillard.

Oui, Canadiens, réjouissons-nous, car nos aïeux furent des hommes de foi, des hommes d'honneur sur les traces desquels nous devons être fiers de marcher. Entourons-les avec amour s'ils sont encore au milieu de nous; et gardons avec orgueil, leur mémoire, s'ils nous ont quittés.

Tous, qui que nous soyons, nous avons tous quelque chose à faire sur la terre. L'enfant, par son innocence attire les bénédictions célestes; l'adolescent s'arme pour les combats à venir; l'homme mûr travaille à la consolidation de son foyer et à la survivance de sa race. Et le vieillard prêche par son exemple, sans même le savoir: il prie; il expie les imperfections de sa vie, et quelquefois les fautes de ses enfants. Et tous nous marchons vers le même but qui est l'éternité.

Raphaëlla.

NOS ENFANTS

Aujourd'hui, nous parlerons du sujet le plus sérieux et le plus agréable, le plus passionnant et le plus attachant pour nous autres femmes, c'est-à-dire des enfants, de nos enfants. Ceux-ci, en effet sont le grand devoir et le grand intérêt du présent et en même temps tout l'avenir et aussi tout l'espoir de notre vie.

La femme française s'occupe beaucoup de ses fils et de ses filles, bien que les étrangers en aient douté souvent. Mais comment pourraient-ils s'en rendre compte, d'ailleurs, s'ils n'ont pas approché et vu de très près cette vieille bourgeoisie un peu austère, un peu hostile aux innovations brusques ou excentriques? C'est la classe de la société qui se ferme le plus devant l'inconnu, ayant en horreur tout esprit d'aventure et de nouveautés.

La famille française n'accepte pas facilement les influences du dehors et ne se livre pas à ce qu'elle ignore. Il est moins difficile de cotoyer tous les mondes, celui des lettres, des arts, des théâtres, et même ce qu'on appelle le monde tout court, que de pénétrer dans l'intimité d'un milieu et surtout d'une famille bourgeoise unie toujours dans un but commun de prospérité, d'honnêteté et de labeur. Chaque membre respecte la tradition de la communauté et abdique au besoin ses préférences et même son intérêt propre. Il le fait de bon coeur, avec cette bonhomie si ironique et si profonde et si française que nos ennemis prenaient pour de la légèreté d'esprit.

Est-ce une force? Est-ce une faiblesse? Un bien ou un mal? Nous constatons un fait, et c'est tout.

Et toute cette vitalité concentrée se porte sur les enfants qu'on élève dans le but très noble d'en faire des créatures de devoir. L'instinct maternel est développé jusqu'à l'extrême tendresse chez la femme française. Les tout petits, surtout, sont l'objet des soins attentifs et minutieux. Ils sont entourés d'une affection infiniment douce et protectrice. Ils vivent admirés et choyés comme de petites divinités mystérieuses et faibles, portant bonheur au foyer.

Les fillettes sont élevées à la maison, soit par une institutrice, soit par leur mère tout simplement. Elles vont au cours une ou deux fois par semaine — ce qui ne les empêche pas de vivre au foyer auprès de leurs parents.

Les vieux couvents d'autrefois qui ont enveloppé notre enfance d'une sorte de poésie douce et mélancolique ont disparu. Les parcs aux grands arbres derrière de hauts murs, les chapelles et les salles immenses, les galeries interminables et les cloîtres, toutes ces choses anciennes, parées de grâces héraldiques et mystiques, n'existent que dans notre souvenir.

Nos petites filles ne connaîtront jamais cette existence surannée, un peu étrangère à la vraie vie, peut-être; mais c'était le seul défaut de cette éducation charmante et archaïque. Sous la robe noire datant du XVIIe siècle, et sous la pèlerine de pensionnaire, que d'émotions pieuses incomprises du monde, parfois si moqueur et si égoïste!

Nos fillettes aujourd'hui sont plus actives, plus audacieuses, plus élégantes aussi et plus coquettement mises que jadis. Jamais cependant leur tenue n'a été aussi simple et leur coiffure plate et serrée aussi sobre. En ce moment, tout particulièrement, la simplité s'impose pour ces petits êtres qui doivent apprendre, avec toute la beauté aimable de la vie le sérieux qu'elle demande et qui en fait le prix.

La tenue classique, c'est-à-dire la petite robe kimono avec guimpe de linon, ou la robe à empiècement serrée à la taille convient à toutes ces circonstances. Pourquoi affubler nos jolies enfants de ces volants tuyautés, de ces ruchés qui font l'effet d'un déguisement? La note simple ne touche jamais au ridicule. Ne rendons pas un mauvais service à nos filles en leur donnant des airs de petits singes savants qui n'osent pas bouger avec un trop beau costume. Dans une robe de serge ou de boutonnières et d'un peu de fourrure, elles seront plus à leur aise assurément, pour jouer ou travailler que dans de la faille ou du broché. Il y a encore le taffetas dont on fait de jolies robes très simples en les coulissant à la taille et au cou, simplement.

Les manteaux de duvetine ou de gabardine avec un petit collet garni de fourrure sont fort à la mode aussi, pourvu qu'ils soient très amples dans le bas.

Cette tendance à la largeur dans les vêtements est excellente pour les petites filles, et leur perlars par an. Les moyens de combattre ces vers gris sont exposés au long dans ce bulletin. Le chamet les jeux de plein air. Il n'y a rien d'agréable et de reposant pour l'esprit fatigué et triste que de passer dans un jardin public et de voir tous les enfants jouer avec un entrain fou. Même les plus enlaidies par l'âge ingrat, même les plus disproportionnées dans leur croissance deviennent charmantes lorsqu'elles sont animées de la joie de se dépenser, de rire, de crier, de s'agiter, et cela pour rien, pour le plaisir, pour le plaisir de vivre.

Marguerite Boullenger.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



GARE AU LOUP!

Simples conseils aux parents chrétiens

Parents chrétiens, mettez-vous à préserver vos enfants du mal, autant de soin que le diable en met les pervertir? Sans doute, ils ont la prière et les sacrements, mais il leur faut encore votre expérience, votre prudence, votre autorité pour les guider, pour les soustraire aux morsures du loup qui rôde toujours, et les guette à certains endroits plus dangereux que vous devez connaître et que j'énumère.

Le théâtre

Dire que le théâtre, en soi, est mauvais, c'est aussi erroné que de proscrire la lecture parce qu'il existe de mauvais livres. Les **vues animées**, par elles-mêmes, ne sont pas plus mauvaises qu'un portrait, s'il est décent, n'est déshonnête. Mais, en pratique, dans les circonstances concrètes que nous connaissons, **le théâtre** et les **vues animées** sont souvent une école de perdition. En effet, ne suffit-il pas d'un petit bout risqué de film pour gâter le ruban de cinéma comme il suffira d'une ou deux gouttes de strychnine pour corrompre tout un verre d'eau? Les bureaux de censure cisaillent les situations les plus risquées, mais des tricheurs habiles fraudent souvent la censure, faufilent de mauvais tableaux parmi les bons, ajoutent aux **films** rognés par la censure, d'autres portions de **films** suggestifs du mal et même orduriers. Et quand cela est, n'avons-nous pas le droit de dire que le cinéma, indifférent en soi, est mauvais dans la pratique? Pour combien de filettes et de garçonnets encore candides, ces quelques lignes de cinéma subrepticement introduites, ou échappées à la censure, n'ont-elles pas été le venin qui a souillé la virginité de leurs pensées? Et quand les scènes se dérouleraient sans offenser la modestie, n'y aurait-il pas encore le danger de cette atmosphère lourde, chaude, obscure, des voisinages dangereux, et tout l'ébranlement nerveux, qui pèse sur l'âme des enfants, sans surveillance et sans protection? D'ailleurs parlons net, le vieux levain de corruption qui fermente en nous se complaît dans tout ce qui est passionnel; les directeurs de théâtre et de **scope** le savent bien et bon gré mal gré ils sont entraînés, à servir à leurs clients des spectacles vulgaires, suggestifs et malsains: les faits sont là. Parents chrétiens gare au loup! Gare au cinéma, gare au théâtre!

Les sorties

Parents chrétiens, sachez quels sont les compagnons, et le terme de promenade de vos enfants. Un garçon de seize ou dix-huit ans, fait souvent le triste apprentissage du "petit coup" s'il n'est surveillé. L'entraînement de mauvais camarades est très dangereux; il conduit à la vulgarité, à l'ivrognerie, plus bas encore. Où votre fils passe-t-il ses longues soirées, ses journées de dimanche? La demoiselle veut sortir ce soir, mais avec quel compagnon? Où finira sa promenade? En hiver sur les patinoires, sur les glissoires? en été, dans des parcs ou des rues, où vous rougiriez peut-être de la rencontrer en plein jour? Parents chrétiens, le loup rôde: Ayez la main ferme. Il s'agit de l'honneur et du salut de vos enfants.

Les fréquentations

Le jeune homme qui courtise votre fille, désire-t-il vraiment l'épouser, ou veut-il faire de l'amour, un passe-temps? Défiez-vous de ces amoureux élégants, qui se désintéressent du mariage. Ce sont des pervertisseurs. Souvenez-vous qu'en matière de moralité, le danger est presque déjà le mal. Ne permettez donc à votre fille, si vertueuse qu'elle soit, aucune fréquentation seule à seul avec son ami, si parfait qu'il puisse être. Cette fréquentation cavalière seul à seul est une importation des pays protestants qui envahit notre vie nationale. Un bon jeune homme qui veut épouser une bonne jeune fille n'a pas besoin, pour la bien connaître, de ces longs tête-à-tête. Qu'il la surprenne, au milieu du travail, du ménage, à la maison, qu'il voie comment elle converse, se récrée, traite ses petits frères et ses petites soeur, comment elle les aime, si elle respecte son père et sa mère, si elle a bon caractère, bon coeur, et mérite d'être son épouse. C'est la chrétienne façon de se fréquenter. Toute autre offre des dangers. Croyez cela, pour l'amour de l'âme de vos enfants!

Parents chrétiens, gare au loup! Gare aux fréquentations!

Les romans

Un danger qu'on ne veut pas reconnaître! On dit: "Les curés eux-mêmes, en ont de ces romans, dans leurs bibliothèques paroissiales." Ils en ont; c'est vrai.

Vous rencontrerez ces romans, ces **bons** romans, sur les rayons des bonnes bibliothèques comme une sorte de demi-mal nécessaire, c'est-à-dire, pour vous empêcher de recourir à des romans dangereux et même mauvais, qui ont toujours l'attrait du fruit défendu.

Or, un roman certainement mauvais, qu'on lit par pur plaisir, entraîne la volonté au mal. Un roman probablement mauvais est aussi dangereux, dans les mains de votre enfant, qu'un breuvage probablement empoisonné. Pères de famille, ne dites pas: Mon garçon est solide, ma fille est vertueuse; ils n'y prendront pas de mal. Vous ignorez la faiblesse de la volonté humaine en face du mal séduisant. Pères de famille, fermez l'entrée de votre maison au roman dangereux.

Gare au loup! Gare au roman corrupteur!

QUE FAITES-VOUS POUR LA GUERRE?

—Eh bien! dis-je à Benjamin Bonenfant, que fais-tu, toi, Benjamin, pour le succès de la guerre?

Il me regarda tout ébahi.

—Moi? dit-il, que voulez-vous que je fasse?

C'est la réponse que j'attendais. C'est celle que me feraient bien de nos bons lecteurs, si je leur posais la même question.

Dans les terribles malheurs qui affligent actuellement l'humanité, on se contente de lire les nouvelles, de soupirer sur la misère des temps, de se demander quand tout cela devra finir. On ne croit pas qu'il y ait autre chose à faire.

Tous devraient se poser aujourd'hui la question que, sous des milliers de formes différentes, l'Angleterre répète à ses jeunes gens: "Plus tard, quand on vous demandera comment vous avez fait votre devoir durant la grande guerre, que répondrez-vous?" Vous, quand la guerre sera finie, quel profit aurez-vous tiré de ses douloureuses leçons?

Voici, en effet, un châtiment terrible que Dieu exerce sur l'humanité. Quand le monde ne songeait qu'à s'enrichir et qu'à jouir, Dieu force les nations les plus prospères à s'appauvrir jusqu'à la banqueroute. Il prend ces jouisseurs qui ne s'occupaient qu'à se bien traiter et les jette dans des tranchées à demi remplies d'eau, où il les tient pendant des mois, sans lit, sans feu, souvent sans nourriture. Il plonge dans le deuil des millions de familles; des milliers d'autres sont ruinées jusqu'à la dernière misère, et d'autres, souvent les moins coupables, sont soumises à des tortures qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

Songez aux innombrables mères, aux épouses, aux enfants, qui tremblent depuis seize mois pour la vie de ceux qui leur sont chers. Songez aux populations exposées aux outrages des armées en campagne. Songez aux hospitalières qui épuisent leur santé à soulager des douleurs inconcevables. Un infirmier écrivait récemment: "Il était temps que je m'échappe de l'hôpital, je serais mort de surmenage et d'énervement." Pour lui, c'était une délivrance que de s'en aller dans les tranchées.

Or il y a des milliers de jeunes filles et de femmes qui se dévouent depuis seize mois au service des blessés, et qui ne voient pas quand elles pourront se reposer.

La souffrance, le chagrin, la misère, Dieu prodigue ces maux à l'Europe avec une effroyable sévérité. Il semble que ses coups ne cesseront de tomber sur les épaules des peuples coupables que le jour où tous reconnaîtront enfin la main qui les frappe.

* * *

Nous, qu'attendrons-nous pour profiter de l'épreuve à laquelle Dieu soumet les autres?

Deux moyens s'offrent à tous ceux qui veulent tirer de la crise actuelle quelque avantage spirituel: l'aumône et la prière.

Dans les villes, on sait qu'il faut donner; on a déjà donné beaucoup, et il semble bien qu'il faudra donner davantage encore. Le temps arrive où les riches devront prendre, pour leurs aumônes, non seulement de leur superflu, mais de leurs économies. Qu'ils se fassent, sans se lasser, les soutiens des oeuvres charitables, on attend cela d'eux.

Mais à la campagne, a-t-on fait tout son devoir?

Quand Dieu châtie la richesse ce n'est pas le temps de s'enrichir aux dépens des malheureux. Si les produits de la campagne acquièrent dans la misère publique une valeur exceptionnelle, il ne faut pas en profiter pour se dérober aux châtiments que Dieu nous envoie.

Les misères à soulager ne manquent pas et les gens de la campagne trouveront, comme les autres, à placer leurs offrandes. La cause des écoles de l'Ontario, par exemple, s'offre toujours à notre générosité. Les listes de souscription en faveur de nos frères persécutés restent ouvertes: maintenant que les villes ont presque fait leur part, que les campagnes fassent la leur.

En même temps que vous donnerez, ne manquez pas de prier. Priez pour que la paix se rétablisse, priez surtout pour que les nations profitent de la leçon qui leur est donnée. Cette pensée n'est pour ainsi dire, jamais absente de l'esprit des catholiques d'Europe. Qui pourrait dire tous les sacrifices, toutes les pénitences, toutes les prières qu'ils offrent à Dieu pour obtenir la conversion de la nation à laquelle ils appartiennent!

Ne restons pas indifférents quand il s'agit d'obtenir une grâce si importante. Et pour que nos prières deviennent plus efficaces, que ce temps de deuil soit aussi pour nous un temps de pénitence et de bonnes oeuvres.

Ce que Dieu veut, "ce n'est pas la mort de l'impie, mais bien plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive". — Si vous contribuez à obtenir ce résultat vous aurez fait quelque chose pour le succès de la guerre, plus peut-être que bien d'autres qui font sonner très haut leur dévouement.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA PERSECUTION RELIGIEUSE AU MEXIQUE QUI EN EST RESPPONSABLE?

Elle s'y poursuit toujours avec la plus grande hypocrisie et la magnitude de la lutte qu'on fait en Europe pour la liberté du monde ne nous le doit pas faire oublier. C'est surtout dans la province du Yucatan qu'elle bat son plein. Comme nous l'avons noté précédemment cette persécution religieuse marche de pair avec une anarchie qui par sa durée et son amplitude n'a aucun précédent dans l'histoire du monde. De l'est à l'ouest, du sud au nord, c'est partout le désordre, le pillage, le vol, l'incendie et le massacre. Depuis le jour où la trahison au service de l'or et des intérêts américains jeta à bas le vigoureux gouvernement de Porfirio Diaz, il ne s'est pas trouvé un chef capable de rétablir l'ordre et de gouverner ce malheureux pays. Zapata et Villa, deux brigands, chefs de bandes, mettent tout à feu et à sang. Les étrangers même ne leur inspirent aucun respect et la semaine dernière encore Villa et ses brigands volaient et tuaient une quinzaine de soldats et de citoyens américains. Cinq mille hommes de troupes américaines viennent de recevoir l'ordre de traverser la frontière et de s'emparer à tout prix de Villa et de sa troupe. Il est peu probable qu'elles y parviennent, car si Villa se sent pressé de près il pourra toujours échapper à ses adversaires en se cachant dans les montagnes du Mexique. A cette anarchie il est une cause et une seule. Ce n'est pas au Mexique que nous la pouvons trouver, mais dans la république voisine, dans la conduite de ses gouvernants qui laissèrent la finance américaine susciter et alimenter l'anarchie au Mexique. Ce sont des Américains propriétaires de puits à pétrole mécontents de la politique trop nationale de Porfirio Diaz et de ce qu'il ne leur permettait pas de se faire une rapide fortune aux dépens de son peuple qui fournirent des fonds et des armes à son adversaire Madero. C'est l'influence de cette même finance ajoutée à celle de la franc-maçonnerie américaine qui a empêché toute intervention efficace de la part des autorités américaines, assez provoquées par l'assassinat souvent répété de plusieurs citoyens et soldats américains. Les catholiques et Roosevelt l'ont affirmé souventes fois et récemment encore le cardinal O'Connell mettait vigoureusement le doigt sur la plaie.

"Tous ont présent à la mémoire ce tableau des martyrs du Colisée, le pieux et héroïque petit groupe de chrétiens qui priant attend paisiblement la venue des bêtes féroces, tandis que des gradins supérieurs de l'amphithéâtre les regardent sans pitié et sans honte des hommes et des femmes. Ces scènes ne se reproduisent plus dans le Colisée. Elles ont disparu avec la Rome payenne. Mais aujourd'hui, sur ce continent, dans un pays qui n'est séparé du nôtre que par le Rio Grande, des actes aussi barbares et honteux ont lieu chaque jour depuis deux ans; nombre de nos concitoyens n'y prêtent qu'une attention passagère ou se comportent comme si nous ne devions pas mettre un terme à ces atrocités; et, j'ai honte de le dire, certains Américains en sont même rendus à s'en réjouir.

"Que s'est-il passé durant tout ce temps-là au Mexique? Quelle est la situation actuelle? Quel a été le rôle de Villa? Qu'a fait Carranza, son allié d'hier et son ennemi d'aujourd'hui, chef reconnu par le gouvernement américain, dans l'intérêt de la paix et de la justice? En dehors de leurs oeuvres de rapines, eux et leurs suivants ont consacré toutes leurs énergies à la persécution de l'Eglise Catholique. En ce vingtième siècle de l'ère chrétienne il leur a été donné de commettre sans le moindre châtiment, même avec l'aide de munitions et d'armes américaines, toutes sortes d'infamies à l'adresse des évêques et des prêtres, de se conduire d'une façon bestiale et sacrilègement vis-à-vis de femmes consacrées à Dieu, de souiller et piller des sanctuaires, des institutions de charité et d'éducation anciennes et célèbres quand la Nouvelle-Angleterre n'était qu'un terrain de chasse pour les Indiens."

LE FEMINISME AU MEXIQUE

Il n'y a pas qu'au Manitoba où l'on ait des féministes. Cela pousse aussi au Mexique, dans le Yucatan naturellement. Ces aspirants législateurs en robe de là-bas sont avides de réformes. Elles ont soupé de l'ancien système et l'envie leur est monté à la tête d'échanger leur jupon pour la culotte de l'homme.

Elles tenaient la semaine dernière un congrès auquel le surintendant de l'instruction publique traita de "La femme et son avenir". Ce n'est pas aussi réconfortant que "La femme de demain", d'Etienne Lamy. Les deux paragraphes suivants du discours de la présidente permettront de juger de la sorte d'émancipation que demandent ces féministes.

"Quels moyens devons-nous employer pour libérer la femme du joug de la tradition? Il n'y a pas le moindre doute que le premier moyen à employer, en d'autres mots, la première chose à faire, c'est de "défanatiser" sa conscience; c'est de jeter à bas de leurs autels les divinités qui jusqu'ici l'ont tenue à genoux, le regard contre terre... Nous devons lui faire connaître ses facultés anthropologiques (sic), sa condition biologique, sa nature, son origine, de sorte que comprenant bien ces choses, elle puisse, avec l'aide de la science, briser le cercle de traditions et d'erreurs qui l'emprisonne. Nous devoir voir à ce que ce travail de vraie science et de culture se fasse dans les écoles, relèguant aux orties toutes ces craintes et contraintes sociales qui ne servent qu'à faire vivre et durer les erreurs. Nous disons donc que le devoir des écoles primaires c'est de former la femme libre et consciente de demain.

...... —Nous devons déraciner de l'esprit de la femme la **RELIGION SURNATURELLE** et y substituer la science et l'art. Une autre tradition dont on doit libérer la femme, c'est que le seul objet de sa vie est de mettre au monde des enfants et de les élever. Si l'âme de la femme était de la même espèce que celle des autres mammifères, elle devrait se conformer à cette loi de la nature. Pourvue d'un cerveau capable de comprendre la nature, elle peut simplifier ces devoirs de la nature et consacrer ses énergies et son temps à des oeuvres qui lui permettront de travailler pour son existence et son perfectionnement social. Nous devons donc conséquemment apprendre à la femme comment simplifier ces devoirs de la nature. Aux écoles, dans la société, on défend à la femme de savoir ou de parler du phénomène qui se produit dans sa nature. La religion a toujours exigé que la femme vint ignorer son sexe afin de la maintenir esclave et de l'exploiter."

* * *

Voilà où en est rendu ce Mexique dont la civilisation connut de si beaux jours et brilla d'un bel éclat alors que les Indiens, selon le mot du cardinal O'Connell, chassait le buffle dans les états de la Nouvelle-Angleterre et dans nos plaines.

ON NE SAIT PLUS MOURIR

C'est sous le ciel de Sorrente, golfe de Naples, un des sites les plus ravissants de l'Europe et du monde, que se passe la scène que je vais raconter.

Nous avions loué, mon compagnon de voyage et moi, un canot pour tout le temps de notre séjour. Il était monté par deux matelots, le père et le fils. Au bout de trois jours, ils étaient déjà devenus nos amis, grâce à la facilité avec laquelle les gens de ce pays s'attachent à ceux qui les traitent avec bienveillance.

Nous faisions notre promenade quotidienne et, par une belle brise, nous filions vent arrière, glissant sur la mer, comme un cygne sur un lac limpide, lorsque je remarquai que nos matelots avaient la physionomie singulièrement triste et préoccupée.

—Que vous est-il arrivé? demandai-je à voix basse au plus jeune, assis près de moi. Vous avez l'air si malheureux.

—Hélas! me répondit-il en baissant la voix afin que son père ne l'entendit pas, ma soeur se meurt; il a fallu un grand effort pour la quitter ce matin.

Pour toute réponse je tournai la barre du gouvernail, et peu de temps après, nous entrions dans le petit port de Sorrente. En débarquant, le père me remercia et me dit avec une vive émotion.

—Venez dans ma pauvre demeure que le Roi du ciel a déjà visitée. Vous verrez avec quelle foi notre chère Antonia fait le sacrifice de sa vie.

—Comment! interrompis-je tout étonné, elle sait qu'elle va mourir? Pourquoi le lui avoir dit? Pourquoi ne pas lui avoir épargné un tel déchirement?

Le brave homme me regarde comme ne me comprenant pas.

—Mais elle va mourir, vous dis-je, et comment pourrait-elle paraître devant Dieu sans être préparée à un si grand bonheur, sans avoir renoncé volontairement à la vie et à toutes les souillures? Un chrétien ne craint pas la mort; mais s'il la craignait, où trouverait-il force et courage ailleurs qu'en Dieu?

Je baissai la tête, il avait raison; je n'étais qu'un néophyte, et j'avais encore bien des choses à apprendre.

Ce que nous vîmes dans l'humble et misérable demeure de ce pauvre matelot serait digne du pinceau d'un Titien ou d'un Raphaël. Qu'on se représente une chambre pauvre et nue: un lit adossé à un mur où pendaient des images de saints noircies par le temps, attachées par des clous rouillés: puis quelques chaises, une table sur laquelle étaient une nappe blanche, deux cierges allumés et au milieu, un grand crucifix étendant ses bras presque au niveau de la tête de la malade.

C'était une jeune fille de dix-huit ans. Elle était à moitié assise sur son lit, sa tête défaillante soutenue par quelques oreillers. Sa bouche était souriante; elle avait le regard intalligent de l'être en possession de toutes ses facultés. Un prêtre était à côté d'elle; il ne l'avait pas quittée depuis que le danger était devenu imminent. Un crucifix à la main il lui parlait doucement, constamment. Tantôt il l'exhortait à se jeter dans le sein de Dieu, à faire le sacrifice de sa vie; tantôt, levant les yeux vers le ciel il parlait à Dieu au nom de la mourante, l'appelait à son aide, le suppliant de la prendre, le remerciant de l'enlever à cette terre désolée où les larmes sont plus amères que les joies ne sont douces. Et la pieuse enfant suivait les paroles du prêtre, les faisait siennes, les répétait mot à mot en y ajoutant l'expression d'un coeur ardent qui brûle de s'unir au divin objet de son amour.

Dans les régions et les maisons demeurées chrétiennes, combien se trouve-t-il de familles où le père, la mère, l'époux croyant et pratiquant aient le courage de faire entrevoir à leurs enfants, à leur femme, la possibilité d'une fin prochaine, de les préparer à la visite du prêtre, à la réception des derniers sacrements?

Loin de là, on s'attache à tromper le malade sur son état, à lui voiler la vérité, à lui en dérober le mérite et les espérances; et trop souvent on aboutit à compromettre le salut d'une âme chère, pour lui épargner quelques minutes d'angoisses, aussitôt transformées en célestes consolations. Chrétiens lâches et inconséquents, parents aveugles qui s'indignent de la laïcisation des hôpitaux, de l'abandon spirituel des pauvres agonisants et arrivent eux-mêmes à laïciser la chambre de leurs mourants en empêchant le prêtre de leur apporter Dieu!

Marquis Anatole de Ségur.

VERITE ET JUSTICE

Discutant du projet de loi autorisant les municipalités de la province de Québec à consacrer cinq pour cent de leurs revenus au soutien de la cause francaise au Canada, M. Gault, un des Anglais les plus fanatiques de Montréal, grommelait entre ses dents à une dernière séance de la législature québecoise: "Pourquoi forcer Montréal à souscrire pour cette association (l'Association d'Education) quand les Anglais paient la moitié des taxes?" Et Lavergne de répondre: "C'est pour vous forcer à nous restituer l'argent que vous nous volez ailleurs."

Sur quoi, M. Gault avant son compte, se ferma le bec pour le reste de la séance.

Autour de la Ferme



BLE D'INDE "FOURRAGE"

Est-ce avantageux de semer du blé d'Inde? Peut-on en avoi du bénéfice même sans avoir de silo? A ces demandes, je crois qu tous ou à peu près tous les cultivateurs qui en ont fait l'expérienc répondraient affirmativement — et la réponse la plus convainquant sera le fait qu'ils sèmeront, le printemps procain, un beau granc champ de blé d'Inde.

Mais ça ne réussit pas toujours: l'année dernière, cette récolt a été manquée. Oui, et aussi ceux qui l'attendaient en ont compri davantage toute l'importance.

Non, il ne faut pas vous décourager à cause d'une récolte man quée — c'est un accident qui est très rarement arrivé depuis 35 ans Vous qui prévoyez avoir besoin de fourrage, n'allez pas vous proposer de laisser vos terres pousser des mauvaises herbes pendant que vous passerez l'été à faire du mauvais foin de prairie qui vous coûte si cher, autant pour le récolter que pour le charroyer chez vous. Les cultivateurs d'expérience vont semer de grands champs et ils ont différentes manières de faire cette semence. Vous qu commencez, choisissez la plus facile. D'abord, il vous faut un terrain assez riche et bien entendu il ne devra pas être empesté de mauvaises herbes. Puis procurez-vous du blé d'Inde "North Wes Bent", 30 livres pour autant d'acres que vous devez semer. Ameublissez bien votre terre. **"Quelques-uns préfèrent le labour d'automne, d'autres celui du printemps."**

Au moyen de votre semeuse à blé, que vous réglez comme pour semer 2 minots à l'acre, vous sèmerez à la fin de mai ou au commencement de juin, votre blé d'Inde, ayant soin de fermer des tuyaux de la machine pour laisser un espace de 30 à 36 pouces entre les rangs. La pression sur les souliers sera à peu près celle employée pour le blé.

Ce travail fait, il reste encore beaucoup à faire, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Le sarclage se fait à la herse. Laissez pousser la tige de 4 à 5 pouces, alors les mauvaises graines auront aussi leur apparition. Passez votre herse, même pesante, et par un gros soleil. Vous allez vous imaginer que vous détruisez tout, mais n'en croyez rien. Toutes les tiges mauvaises et bonnes seront écrasées et sembleront détruites à jamais. Quelques heures après vous verrez votre blé d'Inde se relever, tandis que toutes les petites herbes dont la racine est à la surface, seront en grande partie détruites. Après une semaine ou deux, votre grain aura grandi quelque peu et vous remarquerez encore l'apparition de nouvelles herbes: repassez encore la herse. Ne craignez pas. Vous détruirez quelques pieds de blé d'Inde, qui d'ailleurs est toujours trop fort quand on l'a semé à la semeuse à blé, et votre champ sera presque libre de mauvaises herbes. Plus tard quand le blé d'Inde sera trop long pour le herser, vous passerez dans les rangs la sarcleuse tirée par un cheval, une fois et même deux fois, et plus, si cela est nécessaire.

Il est important de ne pas laisser pousser de mauvaises herbes avec le blé d'Inde, si vous voulez obtenir les deux buts que vous vous proposez en semant votre champ, à savoir: 1o—avoir une abondante récolte d'un fourrage excellent; 2o—préparer votre terrain pour vous donner, l'année suivante, une très belle récolte de blé.

Il y a aussi d'autres manières de semer le blé d'Inde — on peut encore le semer ce qu'on appellerait à labrite, c'est-à-dire de manière à faire des rangs dans lesquels on peut passer la sarcleuse en deux sens. C'est certainement la meilleure manière de semer D'ailleurs les semeuses à blé d'Inde vous font ce travail automatiquement.

Une troisième manière de semer le blé d'Inde serait de le semer presqu'aussi fort que l'autre grain. Il faudrait bien herser pour détruire les mauvaises herbes. Il ne ferait pas d'épis et ne montrerait pas autant et pourrait être coupé facilement avec une lieuse ordinaire.

Dans les deux premiers cas il faut à la récolte se servir d'une lieuse à blé d'Inde. La semaine prochaine je vous direz que tout ce travail est moindre que celui que vous vous imposez pour faire du foin de prairie.

N.-C. JUTRAS, ptre.

CULTURE DES GRAINES DE LEGUMES

Jusqu'ici la production de graines de légumes au Manitoba n'a pas été entreprise sur une base industrielle. On a bien cultivé de petites quantités de certaines espèces de ces semences, mais au point de vue commercial on ne peut attacher que peu d'importance à cette production.

Un ou deux cultivateurs ont essayé de produire de la graine de pois de senteur de bonne qualité. Cette graine, qui appartient à une espèce avantageuse pour les conditions du Manitoba, s'est vendue facilement et a donné des rendements avantageux aux producteurs.

La culture d'espèces productives de pommes de terre de semence a été entreprise sur une échelle assez importante par des cultivateurs manitobains; les avantages commerciaux de cette industrie sont évidents. De toutes les plantes cultivées, il n'en est aucune qui se ressente autant de la qualité de la semence que la pomme de terre, et le producteur qui réussit le mieux est celui qui se fait une provision de tubercules bien sélectionnés et produits sur sa ferme. Le nombre de variétés que l'ont peut cultiver dans ce pays est assez considérable et le développement de la production des pommes de terre de semence pour le commerce se présente sous des auspices favorables.

Quant à la production commerciale des autres catégories de graines potagères, racines potagères, choux, choux-fleurs et même quelques fleurs, on peut dire que les occasions sont favorables. Le Manitoba présente de nombreux avantages au point de vue de la production des légumes; cette culture peut y être développée sur une échelle considérable. La production de bonnes graines de légumes indigènes deviendra donc, sans doute, une entreprise avantageuse car elle suscitera tout probablement une forte demande locale.

Cependant, toutes les branches de l'agriculture présentent des inconvénients et la production de graines de légumes ne fait pas exception à la règle; l'inconvénient dans ce cas, est le prix élevé de la main-d'oeuvre, mais la situation actuelle qui nous fait perdre tous les approvisionnements européens devrait stimuler la production locale.

La sélection de bonnes semences-souches, la sélection de toutes les espèces au point de vue de la vigueur et de la qualité, les bonnes méthodes de manutention, devraient encourager le développement d'une industrie avantageuse dans les territoires manitobains.

PRODUCTION DE GRAINES DE RACINES

(Gazette Agricole)

Il se cultive peu de racines de grande culture—navets, betteraves à sucre, et carottes—au Manitoba. Par conséquent, la rareté des graines causée par la guerre ne gênera pas beaucoup le cultivateur ordinaire, pour le moment du moins. Cependant, cette culture se développera à mesure que le système de culture mixte, accompagné de l'élevage, se généralisera; alors la question de l'approvisionnement des semences deviendra importante.

Devant ces faits, le service de la culture du sol du collège d'agriculture a cherché à déterminer, d'abord, si la graine de racines peut être produite avantageusement au Manitoba; deuxièmement, si la graine cultivée au pays est égale ou supérieure à la graine importée et, troisièmement, si l'on peut améliorer le rendement ou la qualité en faisant des sélections parmi les meilleures plantes cultivées dans les conditions locales de sol et de climat. Comme ce travail vient seulement d'être inauguré, nous n'avons pas de résultats définitifs à noter. Nous demanderons, à un certain nombre de jeunes gens, de produire de la graine pour nous l'année procaine afin d'intéresser à ce travail les jeunes cultivateurs de la province et de faire des recherches plus complètes. Nous comptons, pour cela, sur l'obligeance du service de propagande du collège d'agriculture et sur les cercles d'écoliers. — Collège d'Agriculture du Manitoba.

EXPOSITIONS DE SEMENCES ET DE VOLAILLES

Les premières expositions d'hiver au Manitoba ont été inaugurées il y a dix ans par la division des semences du Ministère de l'agriculture. Depuis lors le Ministère provincial s'est chargé de ce travail. La série de cet hiver comporte 33 expositions, réparties par toute la province et toutes ces expositions, sauf trois, ont été tenues avant la fin de décembre.

Les juges étaient fournis par le ministère de l'agriculture du Manitoba et le collège d'agriculture du Manitoba; les juges pour la section du grain de semence étaient les suivants: MM. S. A Bedford, L. VV. Lohr, W. T. G Wiener, Nelson S. Smith, J. H Evans, D. Patterson, E. C. Myers Geo. Jones et W. McWilliams. Les juges pour la section des volailles étaient les suivants: Prof. M. C. Herner, assistant-professeur J. E Bergey, et MM. L. V. Lohr, R Salkeld, J. Bruce, W. T. G. Wiener et W. H. Brett.

A treize de ces expositions, l'appréciation du grain a été faite par S. A. Bedford, commissaire des mauvaises herbes pour le Ministère. Il déclara que le nombre des produits présentés était plus nombreux que par les années passées et de qualité excellente. M. Bergey a fait l'appréciation des volailles à beaucoup d'endroits; un fait à noter sous ce rapport c'est que, tandis qu'en ces anées dernières une partie seulement des sociétés avaient organisé une exposition de volailles habillées, cette année chaque exposition avait sa section de volailles.

Les meilleures installations se trouvaient à Killarney, Deloraine, Boissevain, Binscarth et Birtle. A Binscarth, il y avait cent groupes de volailles habillées. A Birtle, la présentation de grain était la plus considérable que l'on ait vue au Manitoba; il y avait également une superbe collection de légumes. Evidemment, le sol convient tout particulièrement à la production des légumes. Le clou de l'exposition à Boissevain était le groupe de pains et de biscuits excellents faits avec de la farine produite à la meunerie de Boissevain.

A la fin de chaque exposition, on tenait une réunion publique à laquelle des conférences étaient données par des juges qui, non seulement discutaient les produits présentés, mais parlaient aussi sur une phase spéciale de leur travail qui paraissait offrir un intérêt local.

En ce qui concerne l'industrie avicole, M. Bergey a fait remarquer que les marchands de gros de Winnipeg se sont aperçus de l'amélioration dans les volailles qu'ils reçoivent depuis que ces concours de volailles préparées ont été inaugurés. Ce fait montre clairement la valeur de ce travail La campagne contre les mauvaises herbes inaugurée par le gouvernement et expliquée par le professeur Bedford a suscité beaucoup d'intérêt. On demandait à chaque endroit aux cultivateurs de donner leur opinion sur la loi des mauvaises herbes dangereuses au Manitoba et de proposer des améliorations. Beaucoup de modifications ont été proposées.

Quelques expositions occupaient deux jours, d'autres un jour. L'opinion générale est que, lorsqu'une exposition ne dure qu'un jour, le programme est trop chargé et la valeur enseignante de l'exposition y perd. Il est probable que la plupart des expositions dureront à l'avenir deux jours.

LES BATTEUSES AU MANITOBA

Le Ministère de l'agriculture annonce qu'il y avait en 1915 4,102 batteuses au Manitoba, soit une augmentation de 132 sur le chiffre de l'année précédente.

L'INDUSTRIE FROMAGERE

Un des effets de la guerre a été de donner un nouvel essor à l'industrie fromagère au Manitoba. Cette industrie déclinait depuis quelques années. En 1913 la province n'a fabriqué que 400,000 livres de fromage, mais la guerre qui a créé une vive demande pour cet aliment si riche en albuminoïde a fourni un excellent marché pour le fromage de l'Est, et les fromageries du Manitoba, profitant de cette occasion, ont doublé leur production, d'après le rapport du Ministère de l'agriculture (726,725 livres en 1915).

LES HERBES CULTIVEES

Dans son dernier rapport sur les récoltes, le Ministère de l'agriculture du Manitoba dit ce qui suit: La mise graduelle en culture des prairies de terre haute et l'assèchement des prairies de terre basse a causé une augmentation sensible dans la superficie totale semée en herbes cultivées Nos rapports nous font connaître que le ray-grass de l'Ouest et le brome inerme sont les deux plantes qui répondent le mieux aux besoins de l'élevage dans cette province.

LE MAIS

La superficie plantée en maïs au Manitoba, qui était de 30,340 acres en 1914, a été de 52,713 acres en 1915, d'après un rapport officiel. En vue des dégâts causés par la gelée le rapport fait les commentaires suivants: Les résultats de 1915 ne peuvent manquer de causer un désappointement parmi les cultivateurs; cependant, la récolte du maïs est si fermement établie dans un bon nombre des anciens districts que sa popularité ne peut qu'augmenter. La saison dernière a été très mauvaise pour la culture de cette plante et nous avons de bonnes raisons de croire que le maïs restera l'une de nos plantes fourragères les plus avantageuses.

LES PORCS

La seule catgorie de bestiaux dont le nombre accuse une diminution au Manitoba en 1915 est celle des porcs. D'après le dernier bulletin du Ministère, le nombre de porcs dans la province se chiffrait par 286,433 en 1915, contre 325,416 en 1914. La plus forte augmentation enregistrée pour toutes les catégories de bestiaux est chez les bovins; il y en avait 631,005 têtes en 1915 contre 498,040 en 1914. Le nombre de chevaux et de moutons accuse une légère augmentation.

MIEL MANITOBAIN

La récolte de miel du Manitoba en 1915 a été plus de deux fois plus forte qu'en 1914; ce fait permet de juger du progrès de cette industrie. D'après le dernier rapport officiel, la récolte de 1915 se chiffre par 104,655.

L'INDUSTRIE LAITIERE

Au point de vue de l'industrie laitière, l'année 1915 a donné des résultats satisfaisants au Manitoba. La quantité de beurre de beurrerie fabriquée a augmenté par comparaison à 1914, de plus d'un million de livres; celle de beurre de laiterie de plus de 26,000 livres et celle de fromage de plus de 25,000 livres. D'autre part l'augmentation totale dans le lait et ses produits a dépassé $427,000.

LES VERS GRIS ET LES MOYENS DE LES COMBATTRE

Les cultivateurs, les jardiniers et tous ceux qui cultivent le sol, seront heureux d'apprendre que la division de l'entomologie du Ministère fédéral de l'Agriculture vient de publier un bulletin de 31 pages (No 10) sur les vers gris et les moyens de les combattre, préparé par M. Arthur Gibson, premier aide entomologiste L'introduction nous apprend que les vers gris se placent par ordre d'importance, dans la même catégorie que certains fléaux bien connus: le Kermès San José, le ver de la pomme, et la mouche de Hesse qui, tous, comptent parmi nos ennemis les plus destructifs.

Il y a certainement peu d'insectes, qui d'une année à l'autre, causent autant de dégâts que les chenilles désignées sous le nom de vers gris. La perte causée par ces insectes au Canada se monte à des centaines de milliers de dol- [...] pitre intitulé "Moyens préventifs" nous fait connaître la valeur de la bonne culture et de l'emploi de bandes de fer blanc ou de papier autour des plantes mises en terre.

Sous le titre de "Remèdes" nous trouvons la description de nombreux appats employés pour détruire les vers gris, des instructions sur la façon de faire des tranchées, ou fossés pour s'opposer à la marche des armées de vers gris. Quinze espèces de vers gris sont décrites, et beaucoup de renseignements sont donnés sur les habitudes et les métamorphoses des diverses espèces.

Ce bulletin est abondamment illustré. Les illustrations sont claires et bien choisies. Il y a en tout 20 gravures de vers gris, de leurs papillons, de plantes endommagées, etc.

Pour obtenir des exemplaires de ce bulletin, s'adresser au Bureau des Publications, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa Pour tout renseignement au sujet de ces insectes ou de tous les autres insectes qui nuisent aux récoltes, s'adresser à l'entomologiste du Dominion, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

POUR L'INDUSTRIE LAITIERE

Importance de cette industrie

C'est devenu une banalité de dire que l'industrie laitière est la base de notre agriculture et la source de notre richesse agricole Heureuse banalité! on ne la répètera jamais assez.

Parce que je suis persuadé qu'en développant encore l'industrie laitière on augmenterait la prospérité agricole — déjà si enviable — de la province de Québec, je me propose de consacrer quelques articles à cette intéressante industrie, afin d'encourager les lecteurs de la "Page Agricole" à diriger leur exploitation en vue de la production du lait.

Dans ce premier article, je veux montrer par quelques chiffres, extraits de l' "Annuaire statistique" de la province de Québec, toute l'importance de l'industrie laitière.

Il y a actuellement dans Québec, ou plûtôt il y avait en 1911: 761,000 vaches laitières.

Ces vaches donnaient, toujours en 1911: 2,741,000,000 livres de lait.

Une jolie production, n'est-ce pas?

Cette énorme quantité de lait représentait la modeste somme de $31,663,220; près de 32 millions de piastres. Juste de quoi offrir deux dreadnoughts à l'Amirauté anglaise!

Un peu plus de la moitié de ce lait était transformé, dans 2,142 fabriques, en beurre et en fromage. C'est cette transformation qu'on désigne dans les statistiques — dans un sens un peu étroit sous le nom d'industrie laitière.

Examinons brièvement l'importance de cette industrie laitière proprement dite.

Dans ces 2,142 fabriques, il a été fabriqué en 1911: 41,783,000 livres de beurre; 58,171,000 de fromage.

Le double produit de cette fabrication représente une valeur de plus de 16 millions de piastres.

Ces chiffres gagneront à être comparés à ceux d'autres industries.

* * *

En 1911, il y avait dans la province de Québec 115 classes d'industries qui faisaient travailler 6,584 manufactures. De ces 115 industries, il n'y en avait que onze, "pour lesquelles la valeur annuelle des produits manufecturés dépassait 10 millions de dollars."

Voici d'après l' "Annuaire" ces onze industries, suivant l'ordre d'importance:

1. Produits des billots	$26,669,747
2. Chaussures	22,662,178
3. Coton	16,741,409
4. Beurre et fromage	16,156,986
5. Confection pour hommes	12,698,624
6. Tabac, cigares, etc.	11,921,042
7. Construction de chars	11,347,474
9. Moulins à farine	11,095,311
9. Papier	10,971,446
10. Produits de bois de construction	10,009,873

On voit, d'après ce tableau, que la fabrication du beurre et du fromage est la quatrième de toutes les 115 industries de la province C'est une place honorable!

On remarquera que la production totale du lait qui représente une somme de près de 32 millions de piastres est plus importante que la plus considérable de toutes les industries.

Encore quelques chiffres.

La valeur globale de la production des mines et carrières de la province est inférieure de 3 millions et demi à celle des beurreries et fromageries.

Le rendement de toutes les pêcheries maritimes et fluviales de la province est 8 fois inférieur à celui des mêmes beurreries et fromageries.

Ces quelques chiffres mettent nettement en évidence la très grande importance de l'industrie laitière.

Joseph Pasquet,
Professeur de zootechnie.

Le verre de boisson que l'on prend pour se fortifier ne ressemble-t-il pas au coup de fouet donné au cheval pour le faire avancer?

Oui, c'est exactement la même chose. Quand le cheval est trop faible ou qu'il est fatigué vous lui donnez un coup de fouet en criant: Marche donc, la Grise!

Le cheval va un peu plus vite et force un peu plus, mais après quelques instants il faut que vous lui donniez encore un coup de fouet et que vous lui criez encore: Marche donc, la Grise! Le coup de fouet et votre cri ont-ils donné des forces au cheval? Nullement. Pour le fortifier c'est de la nourriture, du foin et du grain qu'il faudrait lui donner. De même, lorsque l'homme est fatigué ou faible, ce qu'il lui faut pour se donner des forces, ce n'est pas un verre de boisson, c'est-à-dire un stimulant, un "coup de fouet", c'est de la bonne nourriture qu'il doit prendre. Voilà ce qui fortifie véritablement.

Du "Courrier de Versailles":

Le patient ouvrit les yeux. Les trois chirurgiens le félicitèrent du succès de l'opération en lui prenant chacun une main qu'ils serrèrent chaleureusement.

C'était donc un phénomène à trois mains?

EN PROVINCE

LE PAS

L'ouverture des classes a eu lieu, lundi matin, dans la nouvelle bâtisse d'école publique qui a coûté $50,000, moins cependant les classes de l'école bilingue dont pas un seul élève se rendit à l'école publique. Grand fut l'étonnement des commissaires de l'école publique lorsqu'ils virent avec quel accord l'école bilingue s'ouvrait lundi matin comme de coutume, mais non plus sous la dénomination d'école bilingue, mais bien d'école séparée, soutenue par les deniers des catholiques de la ville du Pas. Les commissaires furent d'autant plus étonnés de voir les classes continuer que le vendredi auparavant ils avaient fait transporter tous les pupitres qui leur appartenaient, ne laissant que quelques-uns qui appartenaient à l'école séparée avant sa fusion, en 1915, à l'école publique. Les commissaires s'attendaient, certainement, à ce qu'une forte partie des enfants de l'école bilingue restassent à leur ancienne école, mais ils étaient loin de s'attendre à ce que pas un seul enfant de l'école bilingue ne quittât son école. Deux Soeurs Grises et Mlle Birs ont enseigné aux enfants de l'école séparée la semaine dernière et continueront d'enseigner. Les deux institutrices de l'ancienne école bilingue, qui sont maintenant à l'école publique, n'ont eu que des bancs vides devant elles toute la semaine.

* * *

La semaine prochaine, les 17 et 18 mars, aura lieu la grande course de chiens, d'une distance de 150 milles, du Pas au Lac aux Castors (Beaver Lake). Cette course promet d'être très intéressante. Les Indiens, ainsi que les trappeurs du Nord, sont très intéressés dans cette course et la ville s'attend à recevoir la visite d'un grand nombre de ces gens qui profiteront de l'occasion d'assister à cette course pour acheter leur provision du printemps. A part cette course de chiens, le Comité de cette innovation a un fort joli programme d'autres sports d'hiver caractéristiques au pays. C'est l'intention du la ville d'avoir ce genre de sport chaque hiver.

* * *

Si dans la ville du Pas il y a un grand nombre de magasins de tous genres, il y manque cependant certains magasins et des hommes de profession. Il n'y a pas de docteur pratiquant canadien-français; cependant ces derniers forment presque un tiers de la population actuelle. Aussi un docteur parlant le français et l'anglais ferait de bonnes aaffires. Il n'y a pas de dentiste: il y a certainement place pour un bon dentiste parlant le français et l'anglais; la Chambre de Commerce du Pas fait de la réclame pour amener un dentiste ici, pourquoi pas un Canadien français? Il n'y a pas d'avocat parlant le français et l'anglais: ceci manque absolument. Il n'y a qu'un forgeron; il y a place pour deux: pourquoi pas un Canadien français qui serait aussi un peu mécanicien. Nous avons aussi besoin de quelques fermiers. Les Canadiens français sont de bons cultivateurs, pourquoi n'auraient-ils pas la première chance?

* * *

Le pont d'acier suspendu du chemin de fer de la Baie d'Hudson, au-dessus des Rapides du Manitou, sur la rivière Nelson, sera ouvert au trafic sous peu. Les ouvriers y ont travaillé même durant les gros froids de l'hiver. Il ne restera plus qu'un pont à construire aux Rapides des Chaudières (Kettle Rapids) sur cette ligne de chemin de fer avant d'atteindre Port Nelson.

* * *

Les mines de sulfite du lac Flin Flon, sur lesquelles quatre machines à forer à pointes de diamant travaillent en ce moment, seront désignées sous le nom des Grandes Mines de Sulfite "Great Sulphite Mines. On apprend que sur cette propriété le cuivre donne deux pour cent à la tonne; plomb, 1 pour cent; zinc, 3 pour cent; souffre, 48 pour cent. Le pourcentage en or, argent et fer n'est pas encore connu, quoiqu'il y en ait en quantité fort appréciable.

* * *

M. P. Cuillerier a déménagé, mardi son épicerie dans son nouveau magasin situé au coin de la seconde rue et de l'avenue Crossley. Il a aussi changé de résidence et demeure maintenant dans sa nouvelle bâtisse.

* * *

M. Pierre Lafontaine, père de MM. P. et G. Lafontaine, recevait une lettre d'un de ses neveux, Onésime Lafontaine, de Saint-Titre, comté de Champlain, Québec. M. Pierre Lafontaine n'avait pas entendu parler de ce neveu depuis 40 ans et c'est par la voie des journaux qui annoncèrent l'arrivée, ici, de M. P. Lafontaine, que son neveu reconnut en lui l'oncle dont il n'avait entendu parler depuis 40 ans.

* * *

Toutes personnes désirant recevoir des informations sur Le Pas et ses environs pourront s'adresser à D F de Trémaudan, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, Le Pas, Man.

D.-F. de Trémaudan.

SAINT-EUSTACHE

Un joli mariage a été béni par le Rév. M. J.-O. Bastien dans l'église de Saint-Eustache, mercredi le 1er mars: celui de M. Marius Roche et de Mlle Corinne Chevron.

L'église était joliment décorée. M. Normandeau, de Saint-Boniface, servait de témoin à Mlle Chevron, et M. Roche avait son oncle, M. Balèze, de cette paroisse.

Nous remarquions dans le choeur le R. P. Lee, de Saint-Edouard, de Winnipeg, et le Rév. M. Halde, d'Elie.

La mariée portait une riche toilette blanche, ainsi que le voile des Enfants de Marie. Ses compagnes, les congréganistes, ont chanté la messe du mariage, ainsi que de jolis cantiques appropriés par Mlles Lucier, Carrière et Brunelle, Moreau et Laplante, accompagnées à l'orgue par Mme Amédée Beaudin. Les Enfants de Marie perdent en Mlle Chevron leur secrétaire. Après la cérémonie les mariés se rendirent au presbytère accompagné d'un nuage de confetti et de riz. Là Mlle Gamache leur servit le déjeuner et aussitôt après "nos heureux" partirent en voyage pour Pine Wood, Port Arthur et les environs.

Mme Roche a reçu de riches cadeaux; mentionnons en particulier un piano "Mason Rich".

* * *

M. Edmond Laramé et sa jeune épouse, (née Yvonne Leclair), nous sont revenus de leur voyage de noces mardi le 29 février. Il y eut une jolie réception de quelques intimes, le soir, chez M. Laramé, père.

* * *

M. et Mme Domina Beaudin font part à leurs parents et amis de la naissance de leur fille le 26 février, baptisée sous les noms de Marie-Claire-Alma. Parrain, M. Joseph Beaudin; marraine, Mlle Délima Laplante, tante de l'enfant.

* * *

Nous enregistrons avec regret la mort de Ernest Beaudin, enfant bien-aimé de M. et Mme Johnny Beaudin, le 29 février, à l'âge de 11 mois.

* * *

M. Wenceslas Desjardins est de retour de son joli voyage de l'Est, où il était allé visiter ses parents et ses amis de Montréal, Mascoudre et Ottawa.

* * *

Nous annonçons avec joie la convalescence de la Rde Mère Prieure de Notre-Dame des Missions, qui a été éprouvée par une longue maladie.

ELIE

Dimanche le 6 fut baptisé Joseph-Pierre-Gérard Dorval, fils de Arthur Dorval et Berthe Boudry. Parrain, M. Pit Dorval, oncle de l'enfant; marraine, Mlle Yvonne Payment.

Etaient de passage ici dimanche Mlle Théopheline Campeau, ainsi que M. Luc Campeau, chez M. Edouard Payment.

* * *

Mlle Amanda Lacerte est en visite chez M. Avila Aquin, et Mlle Dufresne, est en visite chez M. Elie Dufresne.

* * *

La température est assez froide ces temps-ci; aussi beaucoup de neige, ce qui retarde les passagers.

* * *

Dimanche il y eut veillée chez M. Leduc. Plusieurs jeunes gens s'y rendirent malgré les mauvais temps, car ils profitent des jours gras.

Olive.

SAINT-CLAUDE

Les enfants de l'école surprenaient agréablement la maîtresse de la classe intermédiaire, Mlle A. Magne, à l'occasion de son anniversaire. Après lui avoir lu une touchante adresse dans laquelle ils la comparaient à un ange — compliment d'ailleurs bien mérité — ils lui offrirent une superbe boite à ouvrage et un gros sac de bonbons, que leur gentille maîtresse leur distribua, du reste, séance tenante, sans oublier, bien entendu le principal M. A. St-Pierre et son adjointe, Mlle A. Lavallée.

* * *

Nous apprenons avec plaisir le prochain retour de M. Jean de Rocquigny parmi nous. Parti en France en 1912 pour faire son service militaire, il prit part aux premières opérations en 1914; blessé à la bataille de la Marne, il retourna au front aussitôt guéri. Nommé caporal sur le champ de bataille, il fut blessé une seconde fois par un éclat d'obus qui lui brisa une jambe. Etant resté boiteux il fut envoyé dans un camp de concentration garder des prisonniers. Il vient d'être réformé au mois de janvier et arrivera ici sous peu.

* * *

Notre maître de poste, M. Louis Lacroix, mobilisé en 1914, vient de nous revenir samedi dernier. Il a été renvoyé dans ses foyers comme père de six enfants. Il se déclare prêt à repartir au premier appel si sa classe est de nouveau mobilisée. Toujours plein d'enthousiasme pour nos vaillantes armées il est de plus en plus convaincu de notre victoire finale à brève échéance.

* * *

Notre cher et brillant principal, M. A. St-Pierre, est allé à Winnipeg assister au mariage de Mlle Maria St-Pierre, sa soeur, avec M. Hector Héroux, notre distingué rédacteur de la **Liberté**. Il prit au passage une charmante jeune fille qui devait servir de demoiselle d'honneur à la joyeuse cérémonie. Elle lui aida à porter le joli cadeau qu'en bon frère il offre aux jeunes époux: cadeau aussi utile qu'agréable et bien approprié à une lune de miel, le contenu pour l'un, le contenant pour l'autre; chacun y trouvera satisfaction. A titre de revanche, nous souhaitons qu'un jour peut-être prochain, on fasse au donateur d'aussi beaux cadeaux.

FANNYSTELLE

M. et Mme A Minard sont de retour d'une promenade de quelques mois dans les Etats-Unis.

* * *

M. Anthime Poirier, de Dunrea, Man., était en visite chez M. Ed. Poirier. Il est parti lundi pour Broadvalley, Man., où il passera quelque temps.

* * *

M. François Guyot, de Sainte-Rose du Lac, Man., est en promenade chez sa mère, Mme Veuve Guyot.

* * *

Mme Albert Piché, confinée à l'hôpital de Saint-Boniface depuis quelques semaines, est de retour dans sa famille. Nous sommes heureux d'apprendre que sa santé s'est améliorée. Nous espérons qu'elle se rétablira immédiatement.

* * *

M. A. Roch, de Fisher Branch, était ici cette semaine par affaires.

* * *

M. et Mme Napoléon Poirier, de Saint-Claude, Man., nous reviennent pour venir habiter Fannystelle.

* * *

Mme Marcel Arnal doit nous quitter pour aller suivre un traitement à l'"hôpital de Saint-Boniface. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

* * *

Mme André, de Saint-Boniface, est en promenade chez sa mère Mme C. Poitras.

* * *

Mlle L. Killeen, d'Elm Creek, Man., est une pensionnaire à notre couvent. Elle suivra le cours d'études à l'école du village, qui est sous les soins des dévouées institutrices, les RR. SS. Missionnaires Oblates.

* * *

Conformément aux vieux dictons, mars, dès son début, nous apporte de la variété dans son climat: une journée froide, un moment de brûlant soleil, et enfin, une abondante neige.

Nous avons bien hâte de voir la fonte de neige ce printemps. Tout nous porte à croire que nous aurons un déluge. Qeulques-uns disent que les canots d'écorce seront en vogue. Heureusement que les sous-marins allemands sont loin de nos faubourgs, car il y aurait des torpillages et des pertes de vies.

* * *

Comme nous l'avons annoncé le samedi 4 mars il y a eu à l'école du village une assemblée patriotique où l'on a discuté les nouvelles du jour.

Nous avons remarqué avec plaisir la présence des dames et des demoiselles. L'assistance était nombreuse et nos orateurs locaux firent appel au patriotisme, à l'union dans la cause commune, de la défense scolaire dans la crise actuelle.

Il fut proposé par M. Joseph Painchaud, secondé par M. Philippe Painchaud, que M. Marcel Mollot soit président de l'assemblée. Adopté.

Proposé par M. On. Hamel, secondé par M. Ulric Boisvert, que M. oJseph Painchaud soit secrétaire de l'assemblée. Adopté.

M. Philippe Painchaud, président de notre commission scolaire, nous adresse la parole. Il montre en quelques mots la supériorité de nos écoles bilingues. Nous en avons la preuve ici à Fannystelle, dit-il, puisqu'il y a un certain nombre d'élèves de langue anglaise des écoles publiques d'un village voisin, qui viennent recevoir l'instruction ici sous les soins de nos dévouées religieuses.

Il parle ensuite du club des garçons et filles, "Boys' and Girls' Club", dont notre arrondissement scolaire fait partie. Il montre à l'auditoire les points avantageux de ce club, tout en expliquant les côtés désaventageux.

A la demande de MM. Emile Guyot et Alfred Hamel, M. Ulric Boisvert nous adresse la parole.

M. Boisvert nous donne un compte-rendu de l'assemblée de Saint-Boniface, dont il fut un délégué. Il nous parle des différents comités qui y furent nommés. M. Boisvert traite ensuite de différents sujets ayant rapport à nos écoles. Il demande d'une manière très éloquente la revendication de nos droits scolaires. Il dit que s'il fallait par l'action du gouvernement retirer nos enfants de l'école, il faudrait alors leur donner l'instruction à la maison. Il s'objecterait toujours à ce qu'un inspecteur anglais vienne chez lui pour faire passer à ses enfants les examens à domicile. Je mettrai à la porte, dit-il, tout agent du département d'éducation qui viendra chez moi, à ce sujet.

M. Boisvert remarque aussi que la lutte n'est pas entièrement contre notre langue, mais bien contre notre religion.

A la demande de MM. Philippe Painchaud et O. Hamel, on invite M. Emile Guyot à nous adresser la parole.

M. Guyot approuve parfaitement les vues de ceux qui ont déjà adressé la parole. Il remercie l'auditoire d'une manière cordiale de lui avait fait l'invitation à prendre la parole.

A la demande de MM. Ulric Boivert et O. Hamel, M. Marcel Mollot et invité à adresser la parole. M. Marcel Mollot nous communique ses vues, sur la présente question scolaire en ce pays.

Il dit qu'il a travaillé depuis plusieurs années pour l'intérêt du parti libéral en ce pays. Je quitte ce parti aujourd'hui, dit-il, et je deviens indépendant. M. Norris a été traître à son parti, et je ferai tout en mon pouvoir pour le détrôner aux prochaines élections.

Ce que la majorité anglaise doit à la minorité canadienne-française en cette province du Manitoba, c'est les écoles séparées, car, dit-il, nous ne sommes pas étrangers ici, nous avons des droits et nous les réclamerons en entier. Les pionniers de ce pays furent des Français: LaVérendrye et autres.

M. M. Mollot dénonce l'attitude de M. Wilton en terminant.

Proposé par M. Alfred Hamel, secondé par M. Adolphe Piché, que M. François Guyot, de Sainte-Rose du Lac, Man., nous adresse la parole. M. Guyot hésite; on lui fait une ovation, mais rien ne l'ébranle de son siège. "J'approuve les vues des premiers orateurs, dit-il, je n'ai rien de plus à vous dire. Je remercie l'auditoire du chaleureux accueil qu'elle m'a fait."

Aux pressantes instances de MM. O. Hamel et Alfred Hamel, ainsi que de toute l'assemblée, on demande M. Adolphe Piché. Il refuse catégoriquement de se faire entendre; on l'assaille de hourrahs et d'applaudissements; mais M. Piché persiste dans son silence. L'ovation est infructueuse. "Je n'ai rien de plus à vous communiquer, dit-il. Merci de votre accueil."

On fit ensuite l'élection des membres du comité qui aura rapport avec le comité en chef à Saint-Boniface.

Proposé par M. Marcel Mollot, secondé par M. O. Hamel, que notre curé soit nommé président honoraire du comité.

Proposé par M. O. Hamel, secondé par M. Emile Guyot, que M. Marcel Mollot soit président du comité.

Proposé par M. Ulric Boisvert, secondé par M. Alfred Hamel, que M. Emile Guyot soit vice-président du comité.

Proposé par M. Armand Desilets, secondé par M. O. Hamel, que M. oJseph Painchaud soit secrétaire trésorier du comité.

Proposé unanimement que le comité soit composé en plus de cinq membres.

Proposé et secondé par MM. Ulric Boisvert et Armand Desilets, que M. Ph. Painchaud, président de l'arrondissement scolaire de Fannystelle, soit membre du comité.

Proposé et secondé par MM. Emile Guyot et Eugène Painchaud, que M. Benjamin Arnal, président du district scolaire Castagnier, soit membre du comité.

Proposé et secondé par MM. Eugène Painchaud et Alfred Piché que M. O. Hamel soit membre du comité.

Proposé par M. Philippe Painchaud, secondé par M. Ulric Boisvert, que M. Henri Piché soit membre du comité.

Proposé par M. O. Hamel, secondé par M. Alfred Piché, que M. Marcel Arnal soit membre du comité.

M. Ulric Boisvert demande que l'on fonde à Fannystelle une Association Canadienne-Française. Nous devons nous unir, dit-il, et à ce sujet une association serait désirable. Il demande que tous fassent partie de cette association, et pourrraient être membre actif toute personne de 18 ans et plus. On prendrait aussi les enfants de 10 ans et plus afin de les instruire dans cette cause patriotique de la défense de notre langue.

La proposition de M. Ulric Boisvert est passée à l'unanimité.

Proposé et secondé par MM. Alfred Hamel et Philippe Painchaud, que les dames et demoiselles soient admises dans l'Association.

Proposé par M. Ulric Boisvert, secondé par M. O. Hamel, que l'o nappelle l'association nouvelle "Association Patriotique de Fannystelle"

M. le président de l'assemblée remercie l'auditoire de sa prompte réponse au comité organisateur de cette assemblée, en assistant en aussi grand nombre. L'assemblée se disperse au chant de "O Canada" et "Dieu sauve le roi".

Yvonnic.

LA GRANDE AMIE

Par **Pierre l'Ermite**

Roman de La Liberté — No 26

Elle se rappelle trop bien l'appréciation si juste portée par Jacques sur le rôle très limité du médecin dans certains cas. Quand il s'agit d'une affection comme la sienne, ce qui doit arriver arrive!.. La science n'a rien à faire, puisqu'elle ne sait rien; et toute sa mise en scène ne constitue pour la malade qu'une souffrance de plus... Elle a bien réfléchi, bien examiné sa situation et tout ce qui l'a précédée, elle sait maintenant — détail qu'on lui a toujours caché — qu'il y a eu dans sa famille des cas semblables au sien.. Le vieux docteur Mutin suffira tout seul à soigner le dernier!...

A ces mots, Jacques l'avait interrompue.

—Odile, vous m'aimeriez un peu... vous ne parleriez pas ainsi!..

—Vous aimer, Jacques?... si vous saviez!... mais il me semble que vous pressentez seulement à quel point vous êtes ici-bas, après Deu, tout pour moi... j'ai soif de votre présence maintenant plus que jamais; vous absent, tout est désert, vide, désenchanté; c'est le soleil qui s'éloigne, la vie qui s'en va!...

—Mais alors, pourquoi m'enlevez-vous comme à plaisir la dernière chose que je m'obstine à vouloir garder... l'espérance!...

—L'espérance?... ami, il faudrait d'abord s'entendre sur ce mot... Toute espérance a son écho là-haut; et si je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour vous livrer ma pensée tout entière maintenant qu'elle est bien précise en moi, c'est que je vous estime grand et fort entre tous les hommes, c'est que je vous crois capable de me comprendre, et qu'avec vous il me répugnerait de jouer la toute petite comédie des illusions factices: je vous le répète, je connais ma situation, il me semble que vous la savez aussi... je partirai avant vous, bientôt peut-être; mais nous avons la foi tous les deux, je vais vous attendre au pays des réalités définitives, c'est là que je vous donne mon rendez-vous. Après vous avoir aimé seul... vous avoir trop exclusivement aimé peut-être.. après m'être révoltée contre Dieu qui vous enlevait à mon imparfait amour, je vous aime en Dieu et vous espère en lui. Comme un radieux rayon de soleil qui entre et brille tout à coup dans la pauvreté d'une mansarde, la foi sainte... la foi consolatrice est entrée dans la misère de mon coeur, et maintenant je sais. je vois... je comprends... et même... oh! Jacques! pardonnez-moi... je remercie!... A Sainte-Odile, Dieu vous a accordé plus que vous ne lui demandiez: il a guéri mon âme; elle en avait plus besoin que mon corps... mon âme aigrie, révoltée, qui écartait Dieu sans discussion, comme on écarte un bourreau en lui disant: 'Fais ton oeuvre, mais n'essaye pas de la justifier!...'

Comme Jacques se tait devant toutes ces révelations, Odile continue, cherchant à bien préciser sa pensée:

—Comprenez-vous, ami?... je voudrais désormais parler avec vous de toutes ces choses comme on parle de demain ou d'un voyage tout proche...

J'aimerais, à vos côtés, pouvoir penser tout haut et regarder les pays de l'au-delà dans lesquels je dois vous précéder... Je voudrais surtout jouir en avare des dernières minutes de notre affection terrestre, et voilà pourquoi j'écarte les inutiles, les indifférents, et même ces pauvres gens qu'on ridiculise en les appelant **pinces de la science!**... et qui ne sont en réalité que les rois de leur pauvreté, inconscients de la grandeur même de leur royaume. Non! Jacques, ne me laissez pas à Paris. j'y souffrirais beaucoup... et Paris est un mauvais endroit pour souffrir!...

—Pourtant, si le danger était réel au Val d'Api..? répond Jacques avec une très sincère expression d'inquiétude..? Si un mouvement populaire se portait sur l'Abbaye ou sur la Ferlandière.?

Il faut tout attendre d'Alberte et rien que l'idée de vous voir, vous, ma petite Odile, au milieu de tous ces étrangers attirés par les usines, de tous ces meneurs qui s'enivrent chez Soupot... de vous sentir exposée peut-être à la brutalité de leur contact!... à la sauvage tristesse de leurs cris haineux.. je sens tout se révolter en moi!..

Mais Odile insiste:

—C'est surtout dans le cas où les choses iraient à cette extrémité que je veux être là... Jacques. vous savoir en danger et rester loin de vous..? c'est impossible mille fois!!.

—Et les émotions..?

—Il n'y a qu'une émotion pour moi, c'est d'être absente à ceux que j'aime!..

Et Jacques avait cédé.

Voilà pourquoi le même train ramène aujourd'hui vers le Val M. de la Ferlandière et ses trois compagnes. Dès qu'il le peut, Jacques achète des journaux, et constate que la dépêche de l'abbé Hans relate des événements, devenus publics, préoccupant à la fois l'opinion et le gouvernement. Des dragons de Compiègne et des cuirassiers de Noyon ont été mandés par les autorités de Chauny depuis trois jours, et tout le Val d'Api, jusqu'au Bois-Roux, est en véritable état de siège. Les journaux constatent le fait, mais, subventionnés ou désirant d'être, ne s'entendent pas encore sur la nature même du conflit qui vient d'éclater entre MM. Harmmster et leurs ouvriers, et observent une attitude permettant toutes les évolutions.

Aussi, Jacques, pour épargner le plus possible à la jeune malade la vue des vilaines choses qui gravitent autour d'une grève, télégraphie à son cocher d'aller à Mennesis et non pas au Val d'Api; ils gagneraient ainsi la Ferlandière par les bois de Frières, ne passeraient pas sur les terrains soumis à l'action des usines, et le retour précipité du jeune gentilhomme n'exciterait aucune émotion dans le pays.

La gare de Mennesis est une toute petite station perdue au milieu des champs et des pâtures. Une seule femme y fait l'office de chef de gare, distribue les billets, enregistre les bagages, ouvre et ferme la porte d'accès sur les quais gazonnés de la voie. La mère de cette jeune femme avait été employée jadis à la Ferlandière; aussi Jacques ne pouvait choisir un meilleur point pour un retour complètement inaperçu.

Le programme fut réalisé de point en point.

Les voyageurs arrivèrent vers 5 heures du soir à Mennesis; Baptiste les attendait sur le quai de la gare, avec une femme de chambre de l'Abbaye. Il vint au-devant de son maître, le visage triomphant.

—Eh bien! Monsieur...? il y en a, du nouveau!!.

—Quoi donc..?

—Monsieur ne sait pas!? s'écrie Baptiste en ouvrant des yeux étonnés.

—Je sais quelque chose... et je ne sais rien...

Alors Baptiste, dans un langage de simple, résume l'affaire:

—Les usines sont à bas, finies.. perdues!... Il n'y a plus un carreau intact dans toute l'étendue des ateliers, et si les bâtiments n'ont pas flambé, avec leurs peaux et celle des Harmmster, les patrons doivent un joli cierge aux cuirassiers de Noyon, dont une demi-douzaine ont été blessés dans les bagarres qui se succèdent sans interruption depuis quatre jours.

— Mais au juste, demande Jacques, pour quel motif les ouvriers se sont-ils révoltés?

—Voilà: les Belges ont commencé la grève à la suite d'une mesure générale, par laquelle les Harmmster supprimaient trois sous de l'heure aux anciens: après les Belges, tous les ouvriers ont suivi comme un seul homme.

—Et pourquoi cette diminution de salaire?

—Parbleu! s'écrie Baptiste en levant ses bras chargés de colis, ils voulaient trop gagner, et trop vite; on aurait dit qu'ils voulaient avaler tout le pays dans trois ans!... alors... quand on tire tant sur la corde, elle casse!...

Telle est la première version, l'appréciation superficielle des événements. Jacques pense qu'auprès de l'abbé Hans il aurait des raisons plus intimes, plus sérieuses, d'un bouleversement qu'il ne croyait pas devoir arriver avec une rapidité aussi foudroyante. Mais, dès maintenant, il est rassuré, car ce mouvement ouvrier, que la cause la plus légère aurait pu faire dévier, bornait évidemment son action au milieu même qui l'avait engendré.

A la vérité, Jacques ne comprend pas encore très bien comment Alberte, dans sa haine inintelligente, n'a pas profité de cet orage pour le jeter sur la ferme, en disant aux ouvriers:

—On baisse vos tarifs!... l'affameur s'appelle Jacques de la Ferlandière!... c'est notre ennemi, donc c'est le vôtre, car c'est nous qui vous payons! Sus à l'affameur de l'ouvrier!...

Certes, le temps avait dû manquer à la jeune fille, à moins qu'un autre adversaire inattendu et très fort n'eût absorbé toute son attention, ce qui était encore bien possible.

En attendant la réponse à toutes ces questions, les jeunes gens traversent un pays parfaitement calme; rien ne peut faire supposer qu'à cinq lieues plus loin la hideuse révolution sociale secoue ses brandons... Les paysans travaillent tranquillement dans les champs tout illuminés de soleil; les voitures chargées de foin pas-

FANNYSTELLE

M. Lacourse, de Becancourt, P. Q., est en promenade chez son oncle M. Chas. Cyrenne, de cette paroisse.

• • •

M. Marcel Mollot était en visite d'affaires à Emerson, Man., la semaine dernière.

• • •

Mlle Berthe Cyrenne est de retour d'une promenade de quelques mois dans la province de Québec.

• • •

M. Edmond Poirier nous a quitté pour aller passer quelque temps sur son "homestead" à Broadvalley, Man.

• • •

MM. Levasseur et Dubois, de Trois-Rivières, sont en visite ici.

• • •

M. Percival, de Kreugburg, Man., est arrivé ici avec sa famille. Il prendra charge de la gare du C. P. R.

• • •

Mme P.-A. Bouvier, de Winnipeg, était en visite ces jours-ci, chez Mme Veuve Arsène Hébert.

• • •

M. et Mme Geo. D. Hetzel sont de retour d'une promenade de quelques semaines dans leur famille, à Grand Island, Neb.

• • •

M. F. McGreevy nous est revenu lui aussi d'une visite dans sa famille aux Illinois.

• • •

M. Benjamin Arnal est parti la semaine dernière pour Toronto et Goderich, Ont., où il est allé rejoindre son frère Almir. Ils reviendront tous deux à la fin du mois présent, avec deux chars de chevaux pour vendre.

• • •

MM. Gédéon et Joseph Couture, de Scotch Bay, Man., sont en visite ici.

• • •

M. K.-T. Halstenson est parti lundi pour l'hôpital général de Winnipeg, où il doit subir une opération pour l'appendicite.

• • •

Mme Marcel Arnal a subi une opération, mercredi dernier, à l'hôpital de Saint-Boniface. D'après les dernières nouvelles, elle était en pleine voie de guérison.

• • •

M. Charles Lavigne, de Montréal, P. Q., est en promenade chez ses parents de cette paroisse.

• • •

Mme James O'Neil, qui était en visite depuis trois mois dans sa famille, près de Goderich, Ont., est de retour ici.

• • •

Nous félicitons vivement notre dévoué curé, M. l'abbé J. Poitras, du magnifique sermon qu'il a fait dimanche le 12 courant, sur la tempérance. Inutile de dire ici que ses paroles firent écho dans l'âme des ouailles confiées à son soin.

Nous connaissons, vénérable pasteur, tout l'empressement et le désintéressement que vous apportez à cette cause nationale de la tempérance dans votre belle paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle.

L'alcool est vraiment le plus grand des fléaux que nous avons à combattre, par conséquent il faut l'enrayer de nos cadres sociaux.

Donc, sous votre habile direction, nous travaillerons en commun pour faire de cette paroisse une paroisse tempérante digne du nom qu'on lui a donné.

• • •

Nous revenons encore sur l'attitude patriotique que M. Talbot, M.P.P., de LaVérendrye, a prise lors de la troisième lecture de l'infâme bill Thornton.

Vraiment M. Talbot ne se gêne pas de leur communiquer sa façon de penser en pleine Législature, sur la question de nos droits scolaires.

Vous avez, M. Talbot et les membres canadiens de cette Législature manitobaine, l'appui de 30,000 Canadiens-français et Français, sans compter les milliers d'Irlandais catholiques et même un grand nombre de protestants bien pensants de cette province.

En foi de quoi les Canadiens-français ne se laisseront pas "rider" — permettez-nous l'expression — par Norris, Thornton et les 37 membres oppresseurs de nos droits scolaires.

• • •

Nous ne pouvons pas laisser passer sous silence et sans en faire mention l'article de M. F. Mollot, parue sur la **Liberté** il y a quelques jours.

Nous témoignons à M. Mollot toute notre reconnaissance, puisque cet article nous arrive en temps opportun, et elle est bourrée de propos patriotiques. Nous vous disons en toute sincérité, M. Mollot, que votre article fut fort goûté par la population de Fannystelle et d'ailleurs.

Les derniers mouvements d'un gouvernement barbare ont ouvert plus d'un coeur aux doux sentiments patriotiques, ont fait jaillir au coeur un flot de ce sang français que tout Canadien-français est heureux de posséder.

Une population entière est dans l'attente. Elle attend le moment d'agir, de lutter s'il le faut.

Le moment est propice pour nourrir cette population et ces coeurs de propos patriotiques et nationaux. Alors, connaissant votre habileté, nous vous demandons de venir très souvent grossir — si nous pouvons nous exprimer ainsi — le nombre de nos écrivains nationaux.

• • •

Nous avons omi sur l'avant-dernier courrier, dans le compte-rendu de l'assemblée patriotique du 4 mars, une motion passée, demandant à M. O. Hamel d'adresser la parole. A cette assemblée M. Hamel a entretenu l'auditoire pendant quelques instants de propos patriotiques.

• • •

La langue française est noble. Faisons de nobles efforts pour la conserver dans nos écoles.

• • •

M. et Mme Donat Cyrenne font part à leurs amis de la naissance d'une fille. Elle a porté au baptême les noms de Marie-Madeleine-Yvonne. Parrain, M. Ulric Coulombe; marraine, Mlle Yvonne Cyrenne.

Résultat de l'élection à Fannystelle le 13 mars. Pour la loi de tempérance, 48; contre, 17. Majorité: tempérance, 31.

Yvonnic.

SAINT-JOSEPH

Dimanche le 5 de ce mois il y eut réunion de parents et d'amis chez M. Victor Fontaine. A minuit un délicieux goûter fut servi. Tous les invités surent l'apprécier.

Nous nous sommes si bien amusés que les heures ont passé sans que personne ne s'en aperçut, et ce n'est que fort avancé dans la nuit que l'on se quitta bien enchanté de notre veillée.

Un invité.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le samedi, 4 mars, prise d'habit de Mlle A. Delagrave au couvent des Soeurs Chanoinesses des Cinq Plaies. Le nom de la nouvelle religieuse est Soeur Marie de Saint--Augustin. Longue vie à la nouvelle élue du Seigneur.

• • •

Enfin!!! Cette séance récréative annoncée depuis longtemps a pu avoir lieu. Dès le 6 janvier, on nous parlait de représentation à l'école des Révérendes Soeurs, et la neige, puis le vent tempétueux, nous ont constamment privé de ce plaisir. Bref, une courte interruption du mauvais temps a permis à bon nombre d'entre nous de jouir durant une longue soirée, le dimanche 5 mars.

Il ne manqua rien à cette villée vraiment agréable; l'attention fut constamment soutenue soit par la pièce jouée, soit par les entr'actes variés et bien choisis. Au piano, Mlles Alb. Préville et An. Caillier exécutèrent d'excellents morceaux avec perfection. M. A. Bellerive fit entendre de jolis airs de violon: quoi? nous avions des artistes...

On joua sur le théâtre "Les Crampons de Sauvetage", comédie en quatre actes. Un programme complet, offert gracieusement aux spectateurs par M. Vallet, instituteur, nous permit de suivre avec plus d'intérêt cette pièce comique. Oui, bien comique; et je voudrais féliciter chaque acteur en particulier. Ils nous ont fait croire qu'ils étaient, dans l'ensemble, des hommes de profession. Je signalerai cepndant parmi eux le rôle de Lantonnard, fermier normand; on ne peut guère être plus acteur comique qu l'a été M. Klauss et le rôle de Larrivé, sous-préfet, personnage autour duquel roule toute la pièce. M. Vallet s'est acquitté avec aisance et perfection de son rôle long et varié.

Que dire encore? Le théâtre avait subi des retouches importantes qui ont donné à la pièce une apparence plus naturelle.

Ce sont messieurs les chantres de Notre-Dame d Lourdes qui ont fait les frais de la représentation. Voici leurs noms extraits du programme; je ls cite avec un sentiment d'admiration et de reconnaissance.

Larrivé, sous préfet, A. Vallet; le maire de Corbilly, Jules Roch; Lantonnard, fermier normand, A. Klauss; Frémichot, vétérinaire, P. Charrière; Labroche, garde-champêtre, A. Sauteur; Narcisse, fils de Lantonnard, Jos. Charrière; Jérome, fils de Labroche, Meinrad Charrière; président du tribunal, L. Donze; procureur, Eust. Lafrenière; avocat, Remy Bosc; Baptiste et Victor, laquais de la sous-préfecture, Ephrem Paulhu et Ed. Roch; garçon de café, M. Laplante; député, Fr. Roch; gendarme, Dom. Roch.

Les entr'actes ont été encore l'apanage ds chantres; cependant M. oJs. Kolly nous a donné une chanson comique avec parlé "Les musiciens de Ratichon les canards". Il n'appartient pas au choeur de chant.

A la fin, M. Louis Donze, dont la voix est toujours écoutée avec plaisir, chanta les "Adieux du Martyr". Il était drapé dans une vaste toile blanche, reproduction de ce que les images montrent des martyrs avant le moment du sacrifice. Le chant fini, le rideau se ferme pour se rouvrir quelques secondes après, laissant voir le martyr étendu à terre avec, à côté, un soldat romain, son bourreau, vêtu comme les anciens licteurs et tenant un glaive; tableau vivant d'un bel effet, car sur la fin du chant, on avait allumé des feux de bengale verts, et, au moment du martyre simulé, des feux rouges.

Le R. P. Antoine félicita chaleureusement, comme il était juste, les acteurs, pour leur habileté, et le R. P. Augustin, pour avoir présidé avec goût à toute cette préparation. Les accoutrements des acteurs, en effet, avaient été judicieusement choisis.

Ensuite, vente aux enchères des paniers préparés par quelques demoiselles de la paroisse.

Les 12 paniers réunis ont donné la somme bien appréciable de $66.25, qui, jointe aux billets d'entrée, donne un profit net de $128, au bénéfice de l'église et de l' "Aide à la France".

G. Vu.

SAINTE-AMELIE

Les dames de l'autel ont donné, le 5 courant, leur deuxième partie de cartes. S'il y a eu succès, c'est qu'elles n'ont rien épargné pour prendre cette soirée très réjouissante. Le bonhomme Entrain avec sa dame Gaieté étaient là, tout le monde le devine. La dernière joua son rôle avec bonne rumeur, comme on s'y attendait. Quant au premier, il fallait le voir! Il semblait avoir tellement d'emprise sur les joueurs que chacun se croyait déjà sûr de la victoire. Voici les noms des gagnants:

1er prix des dames: Mlle Albertine Bonin; 1er prix des messieurs: M. Horace McDougall; 2me prix des dames: Mlle Léa Pinette; 2me prix des messieurs: M. Albert Roy.

Le prix de consolation fut mérité par M. Josephat Bonin.

La lutte fatigue toujours. Les dames le savaient. Aussi surent-elles faire retrouver les forces perdues, en servant gratuitement à tous les combattants un délicieux réveillon. Le miracle s'en mêla sans doute, car après que tout le monde fut servi abondamment, il resta une pleine corbeille de bonnes choses.

On fit vite signe à M. Eugène Pinette, notre si spirituel encanteur, qui en quelques instants parvint à tirer parti de tout, jusqu'à la dernière miette. Puis, tout le monde partit joyeux et réconforté.

• • •

Nos délégués sont de retour de Saint-Boniface. Heureux témoins de la plus belle assemblée patriotique qui ait eu lieu au Manitoba, ils affirment que si les boches déclarent la guerre, les Canadiens agiront à l'instar des Alsaciens, des Belges et des Serbes.

Olivier.

ELIE

Le mois de mars s'est montré très méchant depuis qu'il est commencé, mais nous espérons qu'il s'améliorera bientôt et que nous verrons fondre cette neige abondante qui encombre nos cours; nos chemins sont presque impraticables.

• • •

MM. Eugène Deslauriers et Charles Payment, qui devaient partir en voiture cette semaine pour se rendre sur leurs homesteads à Bluff Creek, ont du retarder leur voyage.

• • •

MM. Eddie et Patrick Alarie et Ferdinand Boivin sont partis le 1er mars pour aller demeurer sur leurs homesteads à Bluff Creek.

• • •

Dimanche, Mlle Amanda Lacerte, institutrice de Sainte-Anne des Chênes, était en visite chez Mme A. Aquin, et Mlle Joséphine Dufresne, également de Sainte-Anne ds Chênes, était l'hôte de Mme Elie Dufresne.

• • •

Au mois de févrièr, M. Willie Alarie a acheté de M. Désilets la terre de M. Desaulniers qui est située à un quart de mille de notre village. Nous lui souhaitons bon succès.

..Mignon...

sent avec les fourches piquées au sommet des dernières bottes; et les charretiers se découvrent devant Jacques dans un sentiment de sympathie évidente respectueuse comme autrefois. C'est la nature restée la même, toujours aussi bonne, aussi accueillante, aussi féconde, et mettant sur le front de ceux qui l'aiment quelque chose de son amour et de sa paix.

Les voyageurs s'en vont au pas tranquille des deux chevaux les plus calmes de la Ferlandière, Germinal et Fripon; c'est Odile elle-même qui a réclamé cette allure, en apparence à cause de sa santé, en réalité parce qu'elle éprouve en elle comme l'intime pressentiment que c'est **la dernière fois** qu'elle voit ces bois aimés... ces prés où jadis elle avait été "reine" aux rendez-vous de chasse... ces horizons qui apparaissent tout d'un coup à la fin d'un taillis, laissant voir Saint-Gobain, Saint-Quentin et jusqu'aux tours historiques du château de Coucy.

Et comme c'est **la dernière fois,** elle regarde, s'extasie, trouve à chaque paysage un air de renouveau et pourtant comme un langage d'adieu... Les yeux tout grands ouverts de la jeune fille semblent accumuler des provisions de souvenirs, de verdure et de fraicheur pour l'époque prochaine des mélancoliques réclusions... Voici le Pré Acre... où l'on se réunit pour la battue au sanglier; l'arbre au pied duquel, debout aux côtés de Jacques, elle vit jadis devant elle défiler toute la chasse commençante... Et elle le montre à son fiancé, cet arbre célèbre dans la simple histoire de leur cher amour...

—Jacques.... vous rappelez-vous..?

—Si je me rappelle!...

—Vous ne regrettez pas..?

—Amie!!...

Après le Pré Acre, voici la ferme des Francs-Bois, les pâtures célèbres de M. de Chailuy, où les bouvillons et les génisses gambadent gaiement en suivant la voiture le long des barrières, et enfin les bois de Frières si beaux, si parcourus, où chaque arbre évoque un passé à jamais disparu.

Et ainsi de souvenir en souvenir, ils arrivèrent jusqu'à l'Abbaye où tout les attendait; Odile, très fatiguée, y descendit avec sa tante et Jeanne. Quant à Jacques, sans même secouer la poussière du voyage, il se rendit directement chez l'abbé Hans pour connaître enfin les événements.

• • •

Le brave curé vint à lui les deux mains tendues:

—Et Odile...? demande-t-il avant toute autre interrogation.

Jacques fait un geste découragé...

—Pauvre ami!... répond le prêtre.

Et, comprenant que Jacques désire parler d'autre chose...:

—J'ai compulsé hier mon indicateur, et j'ai vu que, difficilement, vous pouviez arriver avant ce soir... mais j'ai eu bien peur pour vous... pour moi aussi!

—Peur...? et de quoi au juste?

—Qu'en revenant vous ne trouviez l'Abbaye et la Ferlandière à feu... sinon à sang.... quelque chose comme un réédition de la Jacquerie..

—...??

—Car, au fond, c'est vous une des principales causes de la ruine des usines... Je sais tout maintenant; figurez-vous que la nièce de Sylvain le facteur est venue me prévenir de la débâcle la veille même du jour où elle devait se produire.

—Comment savait-elle...?

—Par Soupot, chez qui elle travaille.

—Voyons....., expliquez-moi bien... j'ai soif de détails...

Et dans ce même jardin, sur cette même chaise où Odile s'était assise, devant la même immensité où tout un océan de moissons se creusait, sous la brise, de vagues d'or fauve, par un même soir tout irradié des splendeurs du couchant, l'abbé Hans raconta les événements tels qu'il les avait compris en se documentant à toutes les sources vraiment sérieuses du pays. Et, en parlant, en revivant par le souvenir toutes les phases de ce drame local, le vieux curé, tantôt s'animait, tantôt disparaissait presque, se faisait oublier derrière le pathétique, l'inattendu d'une situation présentée avec feu, comme l'acteur qu'on ne voit plus, tellement il est bien entré dans la réalité de son sujet.

—... Après l'achat du Bois-Roux, Alberte revenait furieuse à la maison, partait pour Paris chez des amis, et ne faisait plus au Val que de rares et hostiles apparitions. Les usines avaient pris un vertigineux essor, parce que la jeune fille leur apportait l'appui de son activité, mais surtout le concours de sa haine contre Jacques qu'elle voulait écraser de son succès. Or, depuis son échec du Bois-Roux, ces mêmes usines lui sont devenues indifférentes, puis odieuses; sa nature ardente, aveuglée par la jalousie, ne peut se faire à l'idée que, dans un moment déterminé, le seul peut-être de sa vie où, par-dessus tout, elle aurait voulu être riche à millions, son père et son oncle lui ont piteusement refusé la bagatelle de 50,000 francs; une misère devant le chiffre d'affaires qu'elle procurait chaque mois aux usines.

Non seulement elle s'est désintéressée des fabriques, mais sous le coup de fouet d'une réflexion qui s'exaspère, une véritable soif de vengeance est peu à peu montée dans sa nature de femme, l'envahissant tout entière, rendant son père et son oncle responsables de la vie brisée et sans but qui est maintenant redevenue la sienne; car, si un homme de la valeur de Jacques de la Ferlandière s'éloigne systématiquement d'elle, il faut une raison sérieuse: et cette pauvre poitrinaire blonde de l'Abbaye ne peut être toute seule cette raison-là.

Alors Alberte se souvient des grosses plaisanteries de Victor, répétées certainement, exagérées peut-être, dans la société où fréquente le jeune homme, des mille incidents créées par d'autres que par elle, et qui ont eu pour résultat de la pousser à son acte d'hostilité de la vente du Bois-Roux... D'ailleurs, qui lui garantit que son père n'a pas agi secrètement pour ruiner toute possibilité d'un mariage entre elle et M. de la Ferlandière...? Oui, les responsables, dans cette affaire, ceux qui, non seulement refusèrent de collaborer à un désir, après tout légitime, mais se sont jetés perpétuellement entre elle et son but, c'est sa famille... sa prosaïque, sa pratique famille!...

Et, avec une intonation pleine de fiel, elle répète le fameux dicton très en honneur dans son ancien lycée: "Où est-on mieux qu'au sein de sa famille? — Partout ailleurs!..."

Mais son parti est bien pris! Si seulement elle avait agi plus tôt!.. si elle avait apporté à la conquête de son bonheur l'énergie qu'elle va déployer pour la satisfaction de sa vengeance!... Si, au lieu de tergiverser, elle était allée droit à M. de la Ferlandière qu'elle considérait comme incarnant son avenir; si elle avait continué la fameuse tactique commencée au bal, le jour de l'inauguration des usines, peut-être que ni son père ni son oncle n'auraient été assez forts pour renverser les jalons qu'elle aurait posés... Mais ils le payeront... et cher!... Ils ont frappé son coeur, elle va les frapper à la bourse!...

Et, froidement, elle commence sa campagne de destruction, négligeant les affaires, détournant des commandes importantes au profit d'un cousin qui, depuis deux ans, établit à Londres des usines similaires et offre à la jeune fille une commission superbe pour les travaux qu'elle lui procure.

MM. Nathan et Victor Harmmster s'engagent peu à peu dans une véritable impasse industrielle; d'un côté les commandes se raréfient parce qu'on les détourne, ou que ces messieurs, livrés à eux-mêmes, n'ont plus le temps de relancer les fournisseurs aux époques voulues; de l'autre, le mouvement de désertion des campagnes s'augmente dans une effrayante progression géométrique: les ouvriers affluent de toutes les communes, et, sur un ton excité, exigent d'être embauchés comme leurs camarades.

Pendant quelques mois, les Harmmster résistent et soutiennent leur crédit, en faisant travailler d'avance pour des adjudications prévues, mais pas encore fermes; ils comptent principalement sur une grosse commande promise à la fois par les ministères de la Guerre et des Colonies et qui, sans leur rapporter des bénéfices exagérés, constituerait une réclame énorme pour la maison et les soulignerait définitivement à l'attention des clients sérieux. Alberte a mis, quelques mois avant son départ, les choses bien en train, grâce à ses relations féminines; mais son abstention désormais seuls, sans avoir en main les fils de l'affaire, ces mille petits riens qui, réunis, forment le faisceau solide sur lequel on peut s'appuyer pour triompher.

Comme l'avis d'adjudication de cette commande tarde beaucoup trop à paraître dans les journaux spéciaux, le gros Victor, assez méfiant par nature, et qui flaire un piège, prend le train pour Paris et se rend au ministère.

Dans la circonstance, il vaut mieux que ce soit lui; car, sans avoir le liant, la souplesse, l'habileté d'Alberte, il trouve, dans ses relations mondaines et sa grosse bonhomie de "**soireux**", le joint de beaucoup de situations.

Il attend depuis un quart d'heure à peine dans l'antichambre du ministre, comme un quémandeur ordinaire, et la chose lui paraît déjà dure, car il se rappelle que, six mois auparavant, le préfet téléphonait lui-même, très aimablement, les commandes aux usines du Val d'Api, entre deux invitations à dîner.

Evidemment, Alberte a passé par là!

Et, tout en faisant tourner son chapeau sur sa canne, avec des soupirs énervés, l'oncle Victor sent en son esprit monter pour sa nièce des appréciations d'une sévérité d'ailleurs justifiée.

Enfin, au bout de deux longues heures, son tour arrive; le ministre le reçoit d'une façon charmante:

—Comment, cher ami, vous étiez là!... et vous ne me l'avez pas fait dire!... c'est mal, cela.

—Je vous crois, répond Victor, avec une figure moitié figue, moitié raisin... Je suis là depuis bientôt trois heures!...

(A suivre)

SAINT-PIERRE

M. et Mme Napoléon Kéroack, ainsiq ue leur fils, résidant depuis un certain temps dans notre paroisse, sont retournés à Warwick, Qué., d'où ils étaient venus. Ils laissent un excellent souvenir chez ceux qui les ont connus.

SAINT-ADELARD

Qu'est-ce que St-Adélard? Un district peuplé de Canadiens-français, de quelques Anglais, d'Allemands et de Suédois. Mais les Canadiens-français, tant ceux nés dans la province de Québec que ceux nés aux Etats-Unis, sont la majorité. Malheureusement, il y a friction entre les deux groupes. Ceux nés aux Etats-Unis ont tendance à se toujours servir des lois américaines. Le changement du site de l'école a mis le feu aux poudres. On la veut au centre du district. Ceux qui l'ont près d'eux aujourd'hui s'y opposent. De fil en aiguille, une commission d'arbitrage a été établie. Son verdict a été signifié à la commission scolaire. Là tout semblait réglé. Bien au contraire, deux des trois commissaires refusent d'accepter ce verdict. D'où requêtes et pétitions au gouvernemnt. Cela est malheureux, car de pareilles divisions ne peuvent que nuire à notre cause. Ce sont ces occasions-là qu'attendent nos persécuteurs pour nous attaquer.

° ° °

Bravo! continuez votre lutte et montrez à vos lecteurs la bocherie des journaux anglais de Winnipeg. Leur but est de nous faire oublier notre belle langue française, mais ils y perdent leur temps.

• • •

A Saint-Adélard, nous sommes très heureux de la conduite de tous nos députés et les félicitons hautement. Mais ce n'est que le commencement de la lutte. De toutes parts l'on nous attaque; il faut que partout l'on trouve une énergique résistance. Les gens de Saint-Adélard seront toujours prêts à répondre à l'appel.

X.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Voici le compte-rendu des dernières parties de cartes qui ont eu lieu au Groupe Langevin.

Partie du 27 février: Mme Roch gagne le prix des dames, offert par M. Léo Bédard; Mme A. Désautels, le prix de consolation. Le prix des messieurs, donné par un ami du Groupe Langevin, est gagné par M. A.-D. Lavergne: consolation, M. J.-B. Perreault.

Autre réuion, le 5 mars. Le prix des dames, donné par M. Ph. Cusson, est remporté par Mlle Ernestine Tougas; consolation, Mlle R. Poirier. Le prix des messieurs, offert par M. John Benoit, est gagné par M. Philias Tougas; consolation, M. Léon Desautels.

Nouvelle réunion, le 7 mars, mardi gras. Dernière partie de la série de whist.

Mme Alf. Delorme, de Saint-Joseph, gagne le prix des dames, don de M. J.-B. Bonin; consolation, Mme Alf. Bleau. M. Lionel Pelland remporte le prix des messieurs, offert par un ami du Groupe: consolation, M. Arthur Lacoste.

Après les prix de la soirée, on donne encore les prix de la série qui sont offerts par M. Auguste Goudreau. Mme J.-B. Bonin remporte le prix des dames; Mlle Agnès Lavergne, le prix de consolation; M. Jac. Toews, le prix des messieurs, et M. F. Bleau, le prix des consolations. Tire, goûter, chants, déclamations, discours, etc. Somme toute, mardi gras des plus intéressants.

X.

• • •

Mon cher Hervé,

Il y a eu, il y a quelque temps, une assemblée pour la prohibition: M. le Curé, les Rév. Frères M. le Mairé et une centaine de personnes y assistaient. Un monsieur, un Français, nous a entretenu pendant à peu près une heure de ce sujet qu'il a savamment traité au point de vue de la morale et de la finance. Il mérite des félicitations. M. le Curé et quelques monsieurs d'ici ont aussi parlé. En ce qui concerne les orateurs de l'occasion, ç'a été bien Monsieur le Maire a été choisi pour présider l'assemblée. J'oubliais de te dire qu'il avait parlé, monsieur le Maire; mais il a été si bref.

M. le maire, — son nom est anglais, il parle le français, — rien d'étonnant, car il a été élevé ici parmi les Canadiens-français. Il n'est pas hostile aux Canadiens-français: c'est peut-être parce qu'il veut les flatter pour se conserver la position de maire. Je ne te dirai pas son nom, à M. le Maire, parce qu'il n'aime pas ça qu'on le nomme excepté quand c'est pour ses élections. M. le Maire, qui l'est depuis deux ans, fait partie de notre conseil depuis dix ans.

D'après certaines gens, notre maire a fait l'admiration du conseil; il a été l'éclaireur et le guide prévoyant; en un mot il a été l'étoile qui scintillait toujours, même à travers d'épais nuages.

Moi, je me demande si c'est bien vrai tout ça. A en juger par l'assemblée dont j'ai parlé plus haut, j'en doute fort.

Il y en a qui m'ont dit qu'il y a 6 ou 7 ans on ne payait que 8 piastres de taxes pour 100 acres terre et que quand le conseil voulait faire des travaux on empruntait à 7 ou 8 pour cent, le montant requis. Il y a 5 ou 6 ans, le conseil a émis des débentures pour le montant de $20,000, avec quoi il a payé le montant ainsi emprunté d'un spéculateur qu'il protégeait en lui faisant payer de minimes taxes. Il leur est resté à peu près $3,000 pour faire des travaux.

Des travaux, il n'y en a pas beaucoup de fait, et les quatre cinquièmes de ce qui est fait l'est depuis 6 ans. Avant, il n'y avait pratiquement pas de chemins; les taxes étaient basses, (et les payait qui le voulait) si basses qu'on ne pouvait rencontrer les dépenses, et on empruntait.

En 1910, le conseil a construit une salle pour ses assemblées pour les séances de la Cour de Comté et pour les assemblées publiques. Habituellement, le gouvernement donne quelque chose pour la construction d'une salle qui sert pour les séances de la Cour, mais ici, il n'a rien donné: ce ne doit pas être parce qu'elle est construite d'après les plans du gouvernement, non plus parce qu'il ne vient pas assez d'eau dans la cave, car il en vient de l'eau dans cette cave, ce réservoir. Si c'est un puits que le conseil d'alors a voulu faire, il n'a pas manqué son coup et monsieur le Maire d'aujourd'hui, qui était alors dans le conseil, peut en boire à son goût, de l'eau fraiche.

Je t'ai dit qu'il avait présidé l'assemblée pour la prohibition Monsieur le Maire. Tu vas voir comment ça s'est passé.

M. le Maire prit son siège. M le conférencier alla aussi prendre le sien; naturellement il s'attendait que le président le présenterait. M. le Maire, assis dans son fauteuil à ressort, regarde le conférencier, "par endessour", pendant à peu près deux minutes ensuite, il regarda l'assemblée chaque côté de lui, en arrière sous sa chaise, puis se leva pour présenter l'orateur. Voici à peu près ce qu'il a dit: "Messieurs Ya un homme icite, e...e... j'cré ben qu'y veut vous parler, e... e... vous allez l'entendre, e... e... y va vous parler, là..." Il s'assied, et le conférencier parla.

Quand ce dernier eut fini, M le aMire se leva et dit: "Yen a-t d'autres, des orateurs? Si yen a qui viennent, c'est l'temps, là.' Il s'assied... Personne ne vint... Il se lève de nouveau et dit: Yen a-ti qui veulent parler?... Personne ne répond... Il continue: "M. l'Curé, y aimerait-ti ça, dire qu'eue mots, lui?... M. le Curé en souriant, alla dire quelques mots. Ensuite, un monsieur fut demandé par quelqu'un de l'assemblée: il alla dire quelques mots. Un autre fut ensuite demandé. Ce dernier, un Canadien-français élevé dans la paroisse, au milieu des Canadiens-français et des gens du pays, demanda la permission de parler en anglais. Il alla parler en anglais; il avait les deux mains dans ses poches; c'avait l'air plus "sport". Il avait l'air d'un Anglais; il s'est peut-être fait accroire qu'il l'est.

Ensuite quelqu'un demanda à M. le Maire de dire quelques mots Ce dernier dit qu'il n'était pas orateur et qu'il n'était pas capable de rien dire. Quelqu'un lui dit: Donnez votre opinion, au moins. M. le Maire dit: "Ah... j'cré ben que c't'une bonne chose, ça... J'ai pas lu l'Bill.". — Il a dit qu'il n'avait pas lu le "Bill". C'est peut-être vrai, mais il paraît qu'il l'avait depuis deux semaines, le 'bill". Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'avait dans sa main au moment où il disait qu'il ne l'avait pas lu. Il était tout fripé, son Bill. S'il avait dit qu'i' l'avait lu, mais qu'il ne l'avait pas compris, tout le monde l'aurait cru, et l'aurait applaudi.

[illegible] le Maire a dit depuis cette assemblée qu'il n'avait rien dit parce qu'il craignait de se "faire dommage" pour se élections. Est-ce qu'il est comme ça, le maire de chez vous? A-t-peur de dire ce qu'il pense?

Au revoir et porte-toi bien,

Ton cousin,

Jean-Baptiste.

"L'ESPRIT DE LA FRANCE"

Ce qu'un auteur américain dit d l'état d'esprit eu France et en Angleterre, à propos de la guerre

Owen Johnson est un des auteurs américains contemporains en train de se faire une belle réputation. Dès le début de la guerre, il s'est embarqué pour la France, où il avait déjà vécu quelques années, dans son enfance, et qu'il aime sincèrement. Il a écrit, après un nouveau séjour de plusieurs mois dans ce pays, un livre, **The Spirit of France**, où il étudie l'état d'esprit des Français et le rapproche de celui des Anglais, pendant cette guerre-ci. Les journaux américains ont pour la plupart accueilli par des critiques élogieuses ce nouveau livre d'Owen Johonson.

Dans un tout récent numéro, le **Boston Transcript**, dont les chroniques littéraires ont du poids, et qui tient ses lecteurs au courant de tout ce qui s'écrit sur la France, — les rédacteurs du **Transcript** admirent la culture et la langue française, (en quoi ils ne sont pas du tout parents des Boches ontariens), et leur journal publie d'excellentes lettres de son correspondant d'Ottawa, M. E W. Thomson, sympathiques à la cause des Franco-Ontariens. — le **Boston Transcript**, disons-nous donne une analyse substantielle de l'oeuvre d'Owen Johnson. Voici la substance de cette analyse, en ce qui a trait au contraste entre l'esprit français et l'esprit anglais, pendant cette guerre-ci d'après M. Johnson:

"Dans l'**Esprit de la France** M. Johnson résume en huit chapitres ses impressions. Il dit d'abord comment il a vu la France en guerre; puis, après avoir raconté ses impressions de champ le bataille et de tranchées, il dépeint ce qui lui paraît être "**la vérité à propos de la France.**" Il exalte la France, non pas au détriment de la Grande-Bretagne de la Russie ou de l'Italie, mais pour montrer seulement qu'elle est le seul pays dont l'âme ne soit pas divisée et dont tous les coeurs battent pour la victoire future, si la France doit survivre. Il nous montre une France, non renaissante ou régénérée, mais la France essentielle qu'elle fut toujours. Pour un temps, ses vices avaient jeté dans l'ombre ses vertus: ses vertus éclipsent maintenant ses vices. La France n'est pas plus impressionnante maintenant qu'auparavant: mais on la saisit plus clairement.

'Mettons en regard un des aspects de la situation, en France et en Grande-Bretagne, ainsi que le fait M. Johnson, et nous aurons tôt fait de voir les différences entre les deux pays. Outre-Manche en Angleterre, une bataille économique se livre. Les classes se dressent contre les classes, elles sont si divisées, les classes ouvrières ont une courte vue tellement dépourvue de patriotisme ("**so short-sightedly unpatriotic are the workingmen**") qu'elles votent en bloc pour ou contre telle proposition essentielle à la poursuite de la guerre et au salut de leur pays. En France, il n'en est pas ainsi, ou plutôt, il en est autrement mieux. Il n'y a qu'une classe, les Français, et du sommet aux bas-fonds, des riches aux miséreux, tout le monde n'a qu'une seule pensée, on ne songe pas au salaire de la journée, mais on ne pense qu'aux gages que l'Allemagne paiera demain à la France, si tous les Français ne sont contre elle d'un commun accord et de toute la force de leurs millions d'êtres.

"M. Jhonson résume la situation comme il la voit, dans ce tableau: "La force de la France c'est la force coordonnée de ses masses, leur intelligence, leur richesse, leur conscience de la responsabilité d'un chacun. La faiblesse chancelante de l'Angleterre d'aujourd'hui, c'est l'appauvrissement moral et économique de ses masses. Les artisans de France n'ont demandé aucune augmentation de salaires. Ils ont comme les autres foi dans l'avenir national. Ils ne délèguent à personne leur responsabilité individuelle. M. Corbin, un des grands fabricants de munitions de France, n'a jamais eu une heure de difficulté avec ses hommes, quoiqu'il ait dû faire face à des situations imprévues et multiplier par cinquante le chiffre de sa production initiale. Qui plus est, aux premières semaines de la guerre, une délégation de ses artisans vint le trouver et lui demanda de retenir 4 pour cent de leurs gages et de les aeffecter au soulagement de leurs camarades au front. Pendant des générations, en dépit des avertissements de ses penseurs, l'Angleterre, négligeant de donner une solution scientifique aux le travail et de la croissance maudite de l'ivrognerie, tandis questions ouvrières, a laissé dégénérer physiquement ses masses sous le double fardeau d'excès que la survivance d'une fallacieuse théorie féodale, celle du droit d'aînesse, maintenant et faisant s'arrondir d'énormes successions, au lieu de partager également la richesse de la nation, a intensifié les haines de classes et les malentendus." La seule excuse que M. Johnson ait pu trouver à la conduite déloyale des masses anglaises, conduite qui leur fera plus de tort qu'à aucun autre groupe de leurs compatriotes, c'est qu'elles ne sont pas assez intelligentes pour saisir le sérieux extrême de cette guerre-ci "pour leur nation."

Cette citation de M. Johnson équivaut pratiquement à ce que M Bourassa écrivait il y a quelques semaines, dans un retentissant article sur l'Angleterre, qui lui valut d'être insulté par toute notre presse jingoe, qui demanda qu'on le pendît pour déloyalisme et haute trahison. Et le contraste que M. Johnson souligne, entre l'esprit français et le manque d'esprit national anglais, la presse nationaliste l'a cent foit indiqué déjà depuis le commencement de la guerre. Mais il n'est pas superflu de citer M. Johnson, afin de montrer ce que dit de la situation un auteur américain impartial et qu'on ne saurait taxer d'entretenir, — comme on le fait de nous — des sentiments antibritanniques.

Il se trouve qu'il a écrit aux Etats-Unis ce que Bourassa, lui écrivait ici.

André Verbois.

SUSPENSION DU REGLEMENT XVII PENDANT LA DUREE DE LA GUERRE

M. E. R. Cameron, C.R., greffier de la cour Suprême du Canada demande à la population anglaise d'Ontario de demander la suspension des hostilités au sujet des écoles bilingues — Il faut que le peuple soit uni pour la grande lutte

Monsieur le rédacteur du **Citizen**

Tout en n'aimant pas du tout la publicité, il me semble qu'en vue du mauvais vouloir qui va rapidement grandissant entre une grande partie des Canadiens de langue anglaise et française, ceux d'entre nous de sang anglais qui ont quelque souci de tolérance et de modération doivent exprimer leurs opinions et travailler à trouver quelque moyen d'endiguer ce flot montant d'animosité avant qu'il n'aboutisse à la révolte et à l'émeute.

J'avoue franchement n'être pas surpris de l'indignation soulevée par les discours violents de quelques personnages influents de la race française mais nous ne nous laisserons assurément pas conduire par des menaces insensées qui sont aussi offensantes à la majorité du peuple canadien-français qu'à nous-mêmes.

Le temps est arrivé où tous les citoyens à l'esprit large devraient sérieusement tenter de comprendre la question soulevée entre le gouvernement d'Ontario et la partie française de notre population.

Il est évident qu'aucun mouvement ne saurait gagner l'appui et la sympathie générale des Canadiens français de la province s'il était totalement dépourvu de mérite On n'a qu'à causer sur ce sujet avec les Canadiens français les plus loyaux les plus cultivés et les plus honorables qui habitent parmi nous pour constater chez eux la conviction ardente que leurs compatriotes sont traités avec une cruelle injustice. Ils admettent que leur cause est condamnée aux yeux anglais par les mauvaises suggestions de quelques-uns de leurs fanatiques compatriotes, mais ils disent fortement que leur grief ne devrait pas être de ce fait amoindri, ni manquer d'être traité d'une manière juste et complète.

Il est oiseux de dire que les Canadiens français n'ont pas plus de droits au Canada que les Allemands, les Italiens ou les Ruthènes. Parler ainsi, c'est ignorer complètement les dispositions de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, qui place la langue française sur un pied d'égalité avec la langue anglaise dans les débats du parlement, dans les rapports et les journaux des deux chambres et qui permet aussi à toute personne de se servir d'une ou de l'autre langue dans les procès ou les procédures de toute cour du Canada établie sous cet acte.

Cette exception en faveur du français ne s'applique à aucune autre langue et, ayant été incorporée dans le pacte fédéral, devrait recevoir une interpretation généreuse. Je ne dis pas que ceci confère un droit strictement légal qui peut être mis en force en vertu de l'article 93 de l'Acte de l'Amérique Brintannique du Nord qui dit que dans chaque province la législature a le droit exclusif de légiférer sur les matières d'instruction publique en respectant certaines restrictions car le status légal de la langue française relativement à l'enseignement dans les écoles séparées devra être déterminé en dernier ressort par le comité légal du Conseil Privé.

Il en est qui prétendent que l'usage de la langue française doit être limitée de toutes les manières possibles parce qu'il milite contre le développement d'un peuple canadien homogène ce que certains estiment être un bienfait dont l'acquisition vaut tous les sacrifices.

Mais si l'histoire nous enseigne quelque chose c'est qu'il est impossible de faire disparaître par les moyens coercitifs la langue la religion, les traditions et les aspirations d'une race. L'histoire de l'Irlande et de la Pologne en est un exemple à jamais vivant. Ce que nous avons assurément pour but, c'est de faire pénétrer dans notre vie nationale les qualités de ce peuple français qui raviverait et embellirait ce qui nous vient de l'Anglo-Saxon.

Je ne m'occupe pas présentement de décider si les Canadiens français ont ou n'ont pas de griefs. Il suffit qu'ils le croient. Nous ne sommes pas dans un état d'esprit assez équilibré et assez vaillant pour décider de cette question. La guerre obsède tous les esprits, et il devrait en être ainsi à l'exclusion de toutes les autres questions. Notre problème bilingue n'a certainement pas un besoin plus pressant de règlement que la question du Home Rule pour l'Irlande, et encore le sens commun du peuple anglais qui a fait mettre cette question de côté d'ici après la guerre Pourquoi ne traiterions-nous pas notre problème de la même manière? Durant ce temps le comité légal aura l'occasion de se prononcer sur les questions légales en [illegible].

Le ministère de l'Instruction publique a pu accomplir sa besogne avant que ne fut adopté le règlement XVII, il y a quelques années. Est-ce trop demander que de prier que le règlement soit suspendu et remplacé par les anciens règlement d'ici à la fin de la guerre?

Je ne sais pas si cette proposition rencontrera le désir général mais dans l'affirmative je suggérerais que l'on tienne à l'Hôtel-de-Ville une requête au Lieutenant Gouverneur d'Ontario lui demandant la suspension temporaire du règlement XVII. Cette requête pourrait tre signée par tous les Anglais qui approuvent ce mouvement.

E. R. Cameron.

28 février 1916.

DEFENSOR CIVITATIS

Nous avons le grand honneur de publier la lettre de Monseigneur l'Evêque, qui a été lue en chaire dans toutes les églises du diocèse, dimanche dernier.

Si ce n'est trop osé de notre part, nous voudrions adresser l'hommage de notre respectueuse admiration à Sa Grandeur pour le concours magnifique que sa parole autorisée apporte à nos frères d'Ontario. Oui! vraiment nous sommes plus que fiers du geste de notre Evêque. Au sommet d'une carrière déjà illustre, et malgré ses travaux absorbants, il vient se placer au premier rang, sur la ligne très honorable des défenseurs de la Cité.

Les grands évêques de la Gaule attachèrent jadis à leur nom et conservèrent comme une tradition le titre enviable de **Defensores Civitatis**, en obligeant les Barbares à épargner les villes dont ils étaient les chefs.

Fidèles depuis Laval à cette glorieuse tradition importée de France, avec la foi chrétienne, nos évêques se lèvent à leur tour contre les Barbares modernes. Ces Barbares, ce ne sont ni les Huns ni les Vandales, ce sont les Boches d'Ontario et de tout le Canada, qui tentent de ruiner la Confédération en soumettant à une tyrannie odieuse une des parties contractantes du pacte fédéral, qui s'essayent à arracher le verbe français des lèvres de nos petits frères, afin de s'emparer ensuite facilement de la citadelle de leurs âmes catholiques.

Honneur à ceux qui prennent leur défense!

Honneur à notre Evêque, **Défenseur de la Cité!** — Le **Progrès du Golfe**, Rimouski.

DANS LE MONDE

La bataille de Verdun

Paris, 7. — Les troupes françaises ont repoussé sans pertes importantes les attaques allemandes. Vingt-sept trains de blessés allemands ont quitté le champ de bataille de Verdun pour l'Allemagne. L'opinion générale ici c'est que le général Petain fera finalement prendre l'offensive à ses troupes.

Communiqué officiel

Paris, 7. — Battus devant Verdun, les Allemands ont tenté de se reprendre en Champagne et à l'ouest de la Meuse, mais sons succès. Partout ils ont été repoussés

La campagne d'Arménie

Petrograde, 7. — Des torpilleur turcs ont bombardé Trébizonde Toute la troisième division turque a été anéantie dans la prise de Bitlis par les troupes russes qui, ayant vu les massacres d'Arméniens, refusèrent de faire quartier aux Turcs.

Ravages des Zeppelins

Londres, 7. — Trois zeppelins ont bombardé Hull. Douze civils dont cinq enfants, ont été tués. Les blessés sont au nombre de trente-trois.

Terrible raid aérien

Genève, 7. — Huit cents soldats autrichiens ont été tués ou blessés à Laibach durant un raid des aviateurs italiens.

Nouvelles attaques allemandes

Paris, 8. — Ne pouvant réussir à s'emparer du plateau de Douaumont, au nord de Verdun, l'ennemi a changé de tactiques. Il a lancé à l'ouest de la Meuse de fortes attaques et gagné quelque peu de terrain. En Woevre, il s'est emparé du village de Fresne. Les troupes françaises ont maintenu leurs positions aux Côtes de l'Oie et de l'Homme Mort.

La marine anglaise

Londres, 8. — Le premier lord de l'amirauté a déclaré hier à la chambre qu'un million de tonneaux ont été ajoutés à la flotte depuis le début de la guerre.

La campagne d'Arménie

Petrograd, 8. — Un communiqué officiel annonce que les Russes ont débarqué à l'est de Trébiozndc et avancent rapidement.

Ils meurent en criant "Vive la France"

Paris, 8. — Un rapport d'un survivant de la "Provence" nous apprend que les soldats et les matelots moururent aux cris de "Vive la France".

Les pertes allemandes à Verdun

Paris, 9. — Les prisonniers allemands capturés à Verdun estiment les pertes des bataillons allemands qui prirent part à la bataille aux deux tiers de leurs effectifs.

En Turquie

Rome, 9. — Des nouvelles de Constantinople indiquent que la révolution y existe. Beaucoup d'Allemands ont été tués par la foule.

Victoire russe

Petrograd, 9. — Les troupes russes se sont emparé de Rizel ville située à quarante milles à l'est de Trébizonde. Les troupes russes ont également occupé Senna, au nord de Kermanshah, en Perse.

La flotte allemande

La Haye, 9. — Un bateau de pêche rapporte qu'il a été arrêté par une flotte de vingt-cinq cuirassés allemands et qu'on lui a demandé où se trouvait la flotte anglaise.

Les Allemands échouent encore

Paris, 10. — L'ennemi a de nouveau fait de violentes attaques contre Douaumont, le village de Vaux et le fort du même nom Toutes ont été repoussées par nos troupes. Les pertes allemandes sont extrêmement élevées.

Villa fait des siennes

El Paso, (Texas), 10. — Villa vient de rappeler aux autorités américaines qu'il n'est pas mort comme on l'a annoncé par trois fois. A la tête d'un millier d'hommes il a pénétré en territoire américain et attaqué Columbus. Dix neuf américains ont été tués.

L'Allemagne déclare la guerre au Portugal

Berlin, 10. — L'Allemagne a déclaré la guerre au Portugal, hier, à trois heures de l'après-midi. Le ministre du Portugal à Berlin a reçu ses passeports.

Cette déclaration de guerre est motivée par le refus du Portugal de remettre à l'Allemagne les navires qu'il a saisis.

La flotte fantôme

Londres, 10. — On estime à cinquante le nombre des navires allemands qui croisent dans la mer du Nord. Ces navires n'ont rencontré que des pêcheurs hollandais.

A L'UNION CANADIENNE

Il est probable que les répétitions du choeur de la cathédrale de Saint-Boniface auront lieu avant longtemps, dans la grande salle de l'Union Canadienne.

Quel bonheur pour les gens d'en haut!

• • •

M. A.-J. Papineau vient de donner sa démission comme président du Comité des Jeux Athlétiques. Nous trouverons un digne successeur en la personne de M. W. Raymond.

• • •

M. Albert Manny, notre bibliothécaire, n'est pas "ailé" mais il est zélé. Hâtons-nous lentement, dit-il. — Et le catalogue de la bibliothèque... lui?

• • •

L'Union est en possession d'un livre intitulé "Le Mariage", par l'abbé Hamelin. Une dizaine de nos membres l'ont retenu à tour de rôle. Evidemment, ce sont des célibataires.

• • •

Ici, tout roule à la perfection. même les boules du billard.

AU SACRE-COEUR

Il y avait foule dimanche soir pour entendre notre dévoué et éloquent président de la Commission Scolaire parler de la Saint-Vincent-de-Paul et de son fondateur Ozanam. Présenté en termes élogieux par le R. P. Curé, M. Jules Collon raconta à ses auditeurs les modestes débuts de la société des Conférences de Saint-Vincent de Paul née d'une féconde idée d'Ozanam. Il mit en relief la figure de ce grand chrétien, mort jeune, en pleine maturité de son talent, brisé et tué par un absorbant labeur. Puis il montra les Conférences se fondant avec une rapidité merveilleuse dans tous les pays ,sous tous les climats, et créant dans le monde le plus magnifique mouvement de charité qu'on ait connu. M. Collon termina par un vibrant appel à la charité.

Mme Thomassin, née Mlle Thérèse Hamel, Mlle Patenaude et M. Saint-Jacques chantèrent des soli.

Il y eut encore, partie du programme fort appréciée par l'auditoire, une représentation cinématographique. Sur la toile passèrent le meurtre d'Abel par Caïn le premier homicide fuyant en vain la malédiction céleste, puis la Passion du Christ.

Cette bonne et intéressante séance se termina par une fructueuse quête au profit des pauvres de la paroisse.

• • •

A L'ACADEMIE PROVENCHER

Le révérend frère Joseph célèbrera le 24 mars son vingt-cinquième anniversaire de vie religieuse.

Les élèves de l'Académie Provencher préparent une brillante célébration du vingt-cinquième anniversaire de vie religieuse de leur dévoué principal, le révérend frère Joseph. Voici le programme de ces fêtes. Le 23 mars il y aura dans l'après-midi confession des garçons qui ont déjà fait leur première communion. Le vendredi matin, à la messe de huit heures, il y aura communion générale L'après-midi, à deux heures, il y aura répétition de la pièce du soir pour tous les enfants de l'école A 8.15 le soir, ce sera la grande séance dramatique et musicale On y exécutera le programme suivant:

Marche: The venger, K. L King — Orchestre de l'Ecole Provencher.

Chants: Salut à notre Supérieur; Morning Invitation; School March. — Choeur de l'Ecole.

Adresse au Révérend Frère Joseph, Armand Ledoux.

Gentlemen Workers. — Action Song.

Dance of the Imps, K. L. King. — Orchestre de l'Ecole Provencher.

Love Waltz, K. L. King. — Orchestre de l'Ecole Provencher.

Le marchand d'Automates, premier acte.

Marche: Apollo, K. L. King. — Orchestre de l'Ecole Provencher.

Le Marchand d'Automates. — Deuxième acte.

Allocution du Révérend Frère Joseph.

God Save the King.

Marche: Guard of Honor, K. L King. — Orchestre de l'Ecole Provencher.

Le Marchand d'Automates
Opérette en deux Actes
Personnages

L'enfant de Castille, Patrick Renaud; Benito, gardien en chef Léonl'Infant, Willie Leveque: Sancho, fils de Benito, Léon Morisset; Le Marquis de Pintodoza gouverneur de l'Infant, Roland Houde; Le Duc de Pampelune gouverneur général d'Aranjuez Edouard Viau; Louis, Carlitos et Cristoval, pages de l'Infant: Emile Bernier, Emilien Levêque et Maurice Dussault; Filippo, Charles Lemay; Piquillo, Emile Couture; Gil, Joseph Bouchard; Jeunes paysans.

Le prix d'entrée n'est que de vingt-cinq sous.

LA "LIBRE PAROLE"

Un nouveau journal français vient de faire son apparition dans Winnipeg. Il a nom la **Libre Parole.** M. de Trémaudan, président du club "Le Canada", en est le rédacteur en chef.

Nous souhaitons longue vie à ce nouveau confrère qui voit le jour au moment où le **Soleil de l'Ouest** cesse de paraître. Et nous le félicitons sincèrement de ses débuts.

NOS RAISONS DE LUTTER

M. Henri Lacerte, avocat, parle de cet important sujet à la dernière réunion du club "Le Canada".

Un nombreux auditoire se pressait dimanche soir dans la salle Eureka pour entendre M. Henri Lacerte, avocat, le conférencier de la seconde réunion du club Le Canada. M. de Trémaudan occupait le fauteuil présidentiel. Il dit d'abord quelques mots du but du club, puis présenta brièvement le conférencier qui en se levant fut salué de vigoureux applaudissements par l'auditoire.

"Nous assistons à une renaissance de la pensée française au Canada, note dès le début, le conférencier. D'une façon plus restreinte, nous pouvons dire que nous assistons à une renaissance de la pensée français au Manitoba". Et le conférencier indique comme preuve de cette affirmation: la création d'un cercle de l'Alliance Française, dont le but est de répandre la langue française et la culture française, ces réunions de tous genres, ainsi celle de ce soir-là au Sacré-Coeur où l'on traite de l'oeuvre d'Ozanam. qui ont pour but d'instruire la population française et de lui donner une plus claire perception de ses droits et de ses gloires, la fondation de la **Libre Parole,** d'un club comme Le Canada, etc. Tous ces faits démontrent que les nuées se dissipent, que cet état de torpeur nationale où nous vivions depuis si longtemps, disparaît, que nous serons bientôt éveillés et prêts à la lutte. Si cela ne suffisait pas, il y aurait encore la loi Thornton. Rien n'est plus propre à nous éveiller et à nous jeter dans la lutte. Le but de cette loi c'est de nous assimiler, c'est de faire de nous des Anglais. L'on se trompe car le mot de Barrès, dans sa préface d' "Au Service de l'Allemagne",demeure vrai d'une éternelle vérité. Jamais l'on ne pourra changer le sang d'un autre peuple. L'Allemagne a tenté l'expérience avec les Polonais et n'y a pas réussi; la Russie, elle aussi. l'a tenté sur les Polonais et a piteusement échoué; l'Angleterre elle-même n'a pu faire perdre leur caractère ethnique aux Ecossais, aux Irlandais.

Le conférencier passe ensuite aux droits du français. Pendant plus d'une hure il étudie avec verve et sarcasme les Capitulations de Québec et Montréal, l'Acte de 1774, l'Acte de 1791, l'Acte d'Union, l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. Il appuie longuement sur l'interprétation à donner à ses textes et il corrobore d'opinions de grands juristes anglais l'interprétation qu'il donne. Puis il termine sa conférence par des considérations éloquentes sur la nécessité de maintenir le groupe français au Canada. C'est la plus forte barrière contre l'américanisation de ce pays.

• • •

Le président félicite le conférencier et demande à l'auditoire de lutter plus vigoureusemnt que jamais en faveur du français et de renseigner en autant que cela nous est possible les Anglais qui désirent connaître la vérité. M. Saint-Jacques, accompagné de M Pepin au piano, nous donne un chant national. Il a les honneur du rappel. Puis M. Vendôme clôt la séance par quelques remarques. Auparavant M. Dumoulin avait fait part à l'assemblée des progrès faits depuis quelques semaines par le comité d'organisation. Dans quelques jours l'on aura un local.

A L'ALLIANCE FRANCAISE

"Paris: autrefois et aujourd'hui"

L'auditoire assurément le plus nombreux qu'on ait encore vu à une séance de l'Alliance Française se pressait jeudi dernier dans la salle amphithéâtre de l'Université du Manitoba où elle tient ses séances bi-mensuelles, pour entendre M. le professeur Fraser parler du Paris d'autrefois et du Paris d'aujourd'hui. Un cachet tout unique caractérisait cette réunion M. le professeur Fraser parlait en français. Il est certainement l'un des Anglais qui ont le mieux compris le peuple français et qui aiment le plus fortement la culture française. Il a véeu plusieurs années à Paris et parle le français avec une correction remarquable. Tout au plus sent-on un léger accent qui, loin de déplaire, n'ajoute que plus de saveur à son éloquence sobre et mesurée, mais néanmoins vibrante d'une émotion contenue.

Paris, c'est le foyer de la culture intellectuelle, c'est la plus enchanteresse des grandes capitales du monde. A cela, il y a trois raisons. Elle est la plus belle des capitales, la plus pittoresque. Qu'on lui compare, si l'on veut, toutes les autres grandes villes; l'on devra forcément reconnaître qu'elle n'a aucune rivale. Paris vaut par sa beauté, mais il se recommande surtout parce que c'est la ville où l'on sent le plus la joie de vivre. Et le conférencier analyse finement et d'une manière pénétrante ce trait si caractéristique du peuple français: la joie douce de vivre. La troisième raison de la supériorité de Paris, c'est qu'elle offre un intérêt historique incomparable tout en étant une ville des plus modernes. Ce n'est pas d'elle qu'on dira que c'est une ville morte. Il n'est pas une parcelle de Paris qui n'incarne un souvenir historique. Et qui oserait nier l'influence dans l'histoire du monde de la capitale française. Il n'est pas une des crises qui l'ont bouleversée qui n'ait eu son retentissement dans le monde. C'était autrefois la politique de Louis XI de Richelieu; ce fut plus tard les révolutions de 1793, de 1848, de la Commune; c'est aujourd'hui l'Union Sacrée qui démontre au monde que la France est toujours la même grande nation.

Puis à l'aide de projections lumineuses, le conférencier fait assister son auditoire à la naissance de Paris. Et l'auditoire voit défiler, toujours agrémentés des commentaires et des réminiscences historiques du conférencier, la Lutèce, berceau de Paris, que Jules Céésar mentionnait dans ses Commentaires, le Paris de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis, le Paris des rois mérovingiens, des rois fainéants et des maîtres du palais. le Paris des beaux jours du Grand Chatelet et du Petit Chatelet, le Paris des grandes églises gothiques et des splendides palais, le Paris de la Révolution, le Paris du premier empire, le Paris ravagé par les Communards et le Paris tout moderne de la tour Eiffel.

Le conférencier termina par une chaleureuse profession de foi en l'avenir de la France immortelle. Quelques mots de M. le professeur Orborne et le chant de la Marseillaise et du God Save the King terminèrent la sance.

• • •

Le 2 mars prochain l'Alliance Française aura sa dernière réunion.

L'ESPRIT DES TRANCHEES

Le **Face aux Boches**:

L'esprit de vingt

(Le seul dont l'usage soit permis dans les tranchées.)

• • •

Je rentre des tranchées et je trouve ma vareuse rongée par les mites, qui, vraiment, en prennent trop à leur aise. Ce sont les **mites railleuses.**

Quand verrai-je les **mites au logis?**

Nous pouvons indiquer à nos lecteurs la manière de concurrencer les plus grosses pièces boches.

Retirez à quatre poilus leurs bidons lorsqu'ils sont pleins de vin. Vous aurez les **quatre sans vin.**

• • •

Degré de parenté à supprimer

Cousin issu de germain.

• • •

La **Mitraille** (organe des poilus de la 64e division):

La cuisine roulante

"Elle est fille d'une très vieille locomotive et d'un fourneau. Tant de fourneaux se marient!... On peut la classer dans l'ordre des ruminants, car son estomac a plusieurs poches. Dans l'une, il y a la soupe; dans l'autre, le café; dans la troisième, un rôti. Bien que sa température soit toujours très élevée, elle ne se fait jamais porter malade. Quand la compagnie s'embarque, elle s'afflige de ne pouvoir partir seule sur les rails. Alors pour la consoler, Sacavin, notre cuistot, lui explique qu'il ne connaît pas encore bien la ligne...

"Elle est plus que drôle. Elle est roulante!..."

• • •

Du **Mythe railleur**:

Permissions

—Vous n'êtes pas fous?.. Vous v'là p't'être aumônier à présent?...

—Mais, non sergent, on m'a dit de m' mettre en tenue de **père missionnaire.**